

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 OCTOBRE 1994

CAHIER
 Le Feuilleton Page D3
 Littérature québécoise Page D5
 ARTS VISUELS
 Profession: mécène Page D11
 Formes Page D12

Gérald Godin 1938-1994

Près des gens et des mots

JEAN ROYER
 COLLABORATION SPÉCIALE

Gérald Godin (1938-1994) vivait près des gens comme il était près des mots. Poète, journaliste, éditeur, homme politique, il n'a jamais cessé de chercher et de défendre la vérité et, en cela, il faisait confiance à la poésie comme à la part humaine du langage. Dans ses écrits comme dans ses actions, il faisait confiance à l'humain et gardait forte l'espérance de vivre. «Je suis optimiste. Forcément», me disait-il lors d'un entretien dans ces pages en 1986.

Dans son dernier recueil de poèmes, *Les botterlots*, que j'avais l'honneur de publier il y a un an à peine, à l'Hexagone, il écrivait: «La langue de ma mère/ a des mots pour tout». Dans ce qu'il appelait «la grande famille des mots», il chérissait particulièrement le mot «liberté». C'est cette valeur qui l'a fait poète et homme d'action et qui l'a fait mener sa vie jusqu'au bout, avec le courage que l'on sait.

Après une première opération au cerveau, il y a onze ans, il a dû réapprendre à parler et à faire travailler ses synapses. Il ne s'en est pas caché dans ses derniers poèmes. Pour lui, la vie était langage. Pour lui, engagement et langage étaient synonymes. Voilà comment il était poète. Entièrement et jusqu'au bout des mots.

Gérald Godin parlait des «mots citoyens», quand on lui posait la question de la relation entre la poésie et la



Gérald Godin

politique. Dans un texte écrit pour *Le Devoir* en avril 1980, il répondait ainsi: «La question n'est pas de savoir ce que les poètes font en politique, mais bien plutôt ce que la politique

fait aux poètes. Quant à moi, au cœur d'une mêlée dont je n'imaginai pas la millième partie, je n'ai plus le choix. Je suis dans la politique comme d'autres sont dans la finance. Je ne me possède plus.»

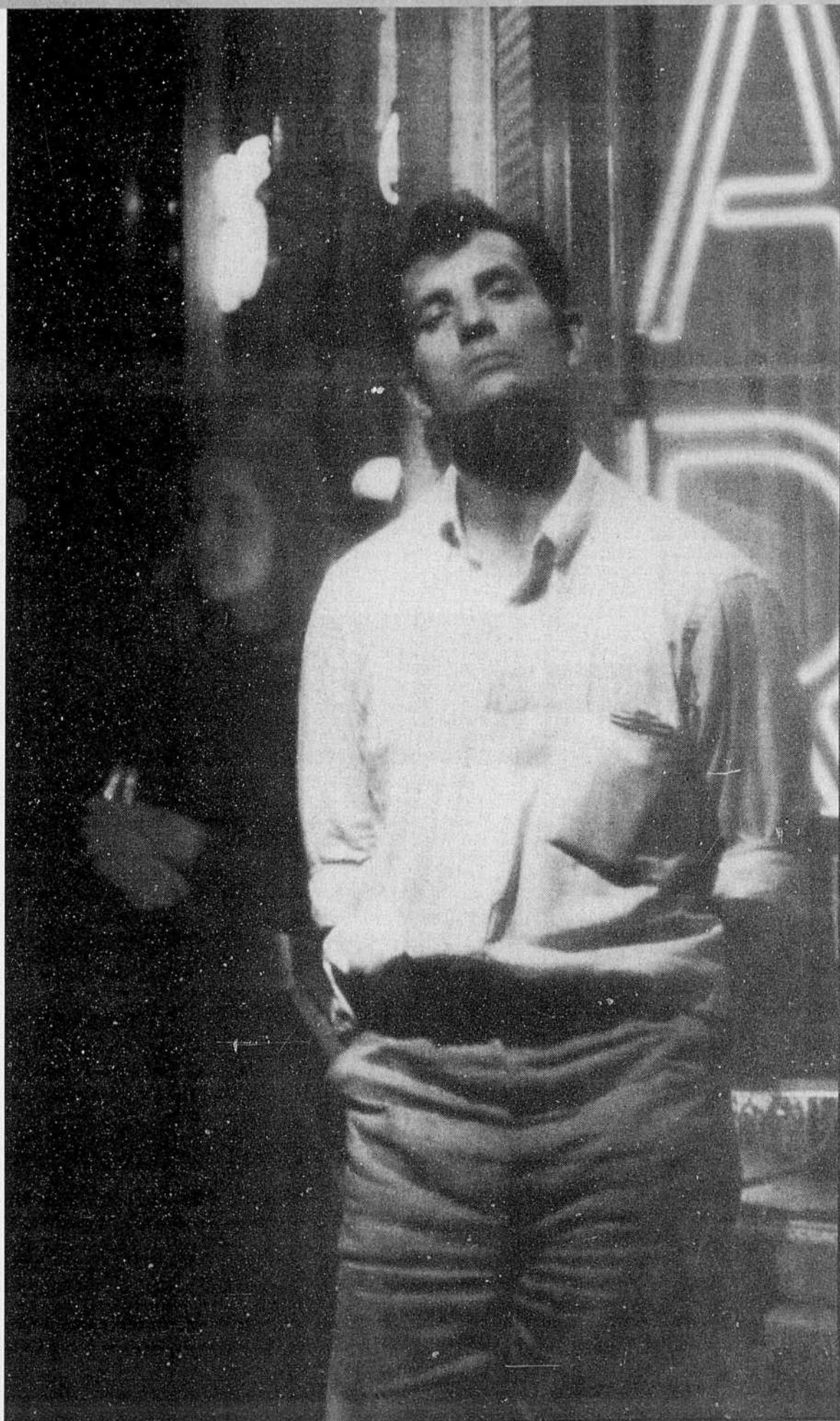
Il décrivait de la même façon son appartenance au langage: «Les mots sont citoyens de la poésie. Innombrables, imprévisibles, vivants, dynamiques, changeants, intraitables et qui, au fond, dominent absolument ceux qui croient s'en servir.»

Sa poésie, réunie à l'Hexagone sous le titre *Ils ne demandaient qu'à brûler*, nous laisse justement la voix tourmentée et chaleureuse, mais aussi personnelle et familière, d'un homme qui a lié sa parole à celle de son peuple et à celle de tous les humains. Dès ses poèmes écrits en joul, c'est-à-dire en «langue verte et populaire», les *Cantouques*, il oubliait sa propre voix pour s'investir de la langue des dépossédés qu'il a toujours voulu défendre. Sa vérité était de ce côté-là.

Mais à travers la simplicité de langage qu'il adopta par la suite, se cachait un grand travailleur de l'écriture et des rythmes. Admirateur de Rutheboeuf, Ezra Pound et Saeffert, le Tchèque, Godin a composé le chant d'un appétit de vivre et d'un voyage exemplaire au cœur du langage. L'histoire des mots à travers les



L'abécédinaire KEROUAC



Jack Kerouac et Joyce Johnson à la porte du bar Kettle of Fish dans le Greenwich Village, à New York.

SERGE TRUFFAUT
 LE DEVOIR

Américain, Jack Kerouac l'était jusqu'au bout des ongles. Il l'était sans être patriote. Sans être un bigot du nationalisme. Il était Américain parce qu'il était innocent. «Allen (Ginsberg) parlait avec mépris de l'Amérique, qu'il trouvait stupide et dépourvue de conscience; mais Jack aimait bien qu'une si grande partie de l'Amérique soit inconsciente: il l'était lui-même, et la source de son écriture résidait dans cet inconscient.»

Biographe de Kerouac, Gerald Nicosia a travaillé son sujet pendant quatre années. Il lui a fallu deux bonnes années pour trouver un éditeur américain acceptant de publier son ouvrage, en 1983, sans le charcuter. Faut signaler que l'ouvrage fait près de 800 pages. Il est pesant. Tellement qu'il va peser plus lourd dans la postérité littéraire de Kerouac que les bios signées par Ann Charters d'abord et par Barry Gifford ensuite. La version française de ce modèle du genre nous est proposée par les Éditions Québec/Amérique. Marcel Deschamps et Elizabeth Vonarburg ont effectué la traduction.

Chase Hal a profondément marqué Kerouac. Davantage en tout cas que Cassidy Neal. Pourquoi associer Chase, l'anthropologue, à Cassidy, le voyou, le Sujet de *Sur la route*? Parce que les deux venaient de Denver, Colorado. Toujours est-il que ce Chase a «travaillé» l'évolution artistique de Kerouac en le guidant notamment dans ses lectures. Car ce chaleureux personnage savait. Dès 1945, «Hal ne manquait jamais de dire aux gens quel grand écrivain Jack deviendrait un jour.»

Dostoïevski, Kerouac en était fou. Il ne le lisait pas, il le méditait. «Il lui fallu sept mois pour passer au travers des *Frères Karamazov* que Hal lui avait prêté. Il ne choisissait pas ses livres à la légère: son choix portait toujours sur ceux qui pouvaient l'aider dans ce qu'il était en train d'écrire.»

Ecrivain rapide, compulsif, Kerouac s'était confectionné une méthode logeant notamment à l'enseigne de la transe. «Jack écrivait toujours beaucoup, même si une grande partie de sa production ne trouvait grâce à ses yeux. Il devait se soumettre à tout un cérémonial avant de se mettre à l'écriture: après avoir baissé les stores, il faisait nerveusement les cent pas, écoutait la radio, prenait de la benzédrine, fumait, buvait du café ou de la bière, et finalement s'asseyait devant sa machine à écrire. Il tapait alors à toute allure, page après page.»

Femme idéalisée, femme absolue. La femme comme divinité, Kerouac l'a cherchée, mais ne l'a évidemment pas trouvée. Parce qu'avec les femmes, Kerouac aura été un enfoiré. C'est pas une opinion. C'est un constat. Edie, Joan, Céline et toutes les autres, à quelques exceptions près, avaient des gouttes de sainteté en elles.

Ginsberg, Allen de son prénom, c'était le copain *hip*, le copain *beat*. L'ami des années universitaires à Columbia, à New York. L'interlocuteur privilégié en intellectualité lors des années de formation. «Vers le milieu



VOIR PAGE D 2 : KEROUAC

VOIR PAGE D 2 : GODIN

JEANNE LE ROY

LA ZÉBRESSE

Nul doute que *La Zébrasse* marquera d'une pierre blanche la littérature érotique québécoise.

en librairie le 18 octobre

LES HERBES ROUGES / NOUVELLES

JEANNE LE ROY
 LA ZÉBRESSE
 LES HERBES ROUGES / NOUVELLES



136 pages, 14,95 \$

JEANNE LE ROY
 LA ZÉBRESSE
 LES HERBES ROUGES / NOUVELLES



LIVRES

KEROUAC

Jean-Louis Kirouac est aujourd'hui universel

SUITE DE LA PAGE D 1

de 1948, Allen et Jack en étaient arrivés à un objectif littéraire commun qu'Allen a défini comme: une vision massive et exhaustive de la vie (américaine où que je sois).» Hospitalisé au Queens General, à New York en 1946, à cause d'une thrombophlébite provoquée par un excès de fatigue et de consommation de benzédrine, ou «goof balls», Kerouac a eu une vision capitale: celle de la mort. Cette découverte de la faucheuse «ne se limita pas pour Jack à la sienne propre; pour la première fois, il vit clairement que toute vie est accablée par l'imminence de sa propre dissolution.»

Jeunesse profondément abimée par Hiroshima et Nagasaki, Auschwitz et Mauthausen, Kerouac, Ginsberg, Chase et les autres vont camper les rôles de clochards célestes qui en feront les poètes de la jeunesse éternelle. Mais en 1969... «Déconcerté par les métamorphoses considérables qui affectaient les jeunes, il (Kerouac) se lamentait qu'on ne jouait plus à la marelle ou au baseball dans les rues de quartiers, et que les jeunes n'étaient même pas propres. Le rôle de Ginsberg dans cette dégénérescence le décevait tout particulièrement.»

Kirouac Jean-Louis, dit Jack Kerouac, est né le 12 mars 1922 au 9 Lupine Road à Lowell (Massachusetts).

Léo Kerouac, son père, était imprimeur. «Un joyeux drille (...) qui n'abandonna jamais son rêve de quitter épouse et enfants pour vagabonder sans souci à travers le pays.»

Mère respectueuse de la Loi, la loi divine, Gabrielle Kerouac a été une femme de devoir. «Même si elle avait de l'indépendance, elle se pliait aux règles de l'Église.»

Né six ans plus tôt, Francis Gérard, le frère aîné, le frère mort tout jeune, aura été la grande blessure de Jack. «Si dans la vie Gérard avait été le meilleur ami de Jackie, dans la mort il allait devenir son critique le plus impitoyable, car Jackie se souviendrait de sa bonté comme d'un idéal surhumain.»

Océans, l'Atlantique comme le Pacifique, étaient les lieux, le lieu de toutes les aventures depuis les lectures de Jack London et Herman Melville. Le bateau, il le prendra pendant la guerre et le désertera souvent. Notamment le S. S. Dorchester. «Le S. S. Dorchester n'avait pas plus tôt repris la mer qu'il fut coulé, faisant plus d'un millier de victimes, dont Glory, l'ami de Jack.»

P comme dans la prison de New York? P comme dans paranoïa à cause des abus d'amphétamines? Non. Plutôt comme dans Parker Charlie, le maître du bebop, le chantre du jazz libéré. De cette musique, Jack Kerouac était fou. Totalement passionné. Par Bird, Kerouac avait été complètement subjugué. «Bref, il faut un héros (au livre *Mexico City Blues*) dont l'exemple puisse mettre fin à l'impasse entre détachement bouddhique et engagement chrétien. Ce héros, c'est Charlie Parker.» 239e chorus de *Mexico City Blues*: «Charley fit éclater / Ses poumons pour atteindre la vitesse / De ce que désiraient les amateurs de vitesse / Et ce qu'ils désiraient / C'était son Ralentissement Éternel.»

Q comme dans... Bon. Là on est dans le XXX. Passons. Route dominée comme dans *Sur la route*. Évidemment.

San Francisco, point de chute de *Sur la route*, capitale des *Anges vagabonds*, lieu habité par les *Visions de Cody* a baptisé une de ses ruelles Kerouac. D'un côté, il y a le bar Le Vesuvio. De l'autre, il y a la City Light Library animée et fondée par Ginsberg, Burroughs, Lawrence Ferlinghetti et... Jack.

Théories de Freud, de Spengler ou de Nietzsche, Kerouac les a potassées dans le détail. «Jack passa quelques mois avec (...) Lautréamont, Koestler, Huxley,

Wells, Nietzsche, Freud, Eschyle, Goethe et plusieurs autres... Tout en lisant, il rédigeait beaucoup de notes très élaborées et tentait de faire une synthèse des idées auxquelles il avait été exposé en littérature, en peinture et en musique.»

Universel, c'est facile. C'est ce qu'est Kerouac aujourd'hui.

Vie? Elle a quitté Kerouac le 21 octobre 1969. «Jean-Louis Kerouac mourut à l'hôpital Saint Anthony de varices œsophagiennes hémorragiques, la mort classique des ivrognes. C'était l'anniversaire de Dizzy Gillespie.»

William Burroughs aura «formé» Kerouac, intellectuellement parlant, plus que quiconque. «Il (Burroughs) leur donna un cours de sémantique (...) lui prêta une douzaine de livres (...) lui montra des codex mayas et lui parla d'un philosophe italien du dix-huitième siècle, Vico.»

X des X et des O, il en a vu des dizaines sur les ardoises employées par les entraîneurs de football, tant à Lowell qu'à l'Université Columbia alors qu'il était davantage athlète que poète. «Un télégramme l'attendait chez lui: Lou Little lui offrait une dernière chance de réintégrer l'équipe de football de Columbia. Transporté de joie à la pensée de retourner à New York, Jack emmena Sammy (le copain de l'adolescence) faire une virée pour célébrer.»

Young Lester, le saxo de Lady Lay, parce qu'il était cool. «Lester Prez Young, le grand innovateur qui avait transmis l'exubérance du swing en une intensité presque nonchalante, devint l'un des plus grands héros de Jack.»

Z comme dans «zut, c'est fini»? Non. Z comme dans Zoot Sims, l'immense saxo qui souffla dans son instrument derrière Kerouac lorsque Jack Kerouac enregistra en 1958 *The Last Hour*. Amen.

MEMORY BABE

Une biographie de Jack Kerouac par Gerald Nicosia
Traduit de l'anglais par Elisabeth Vonarburg
et Marcel Deschamps
Éditions Québec/Amérique
776 pages

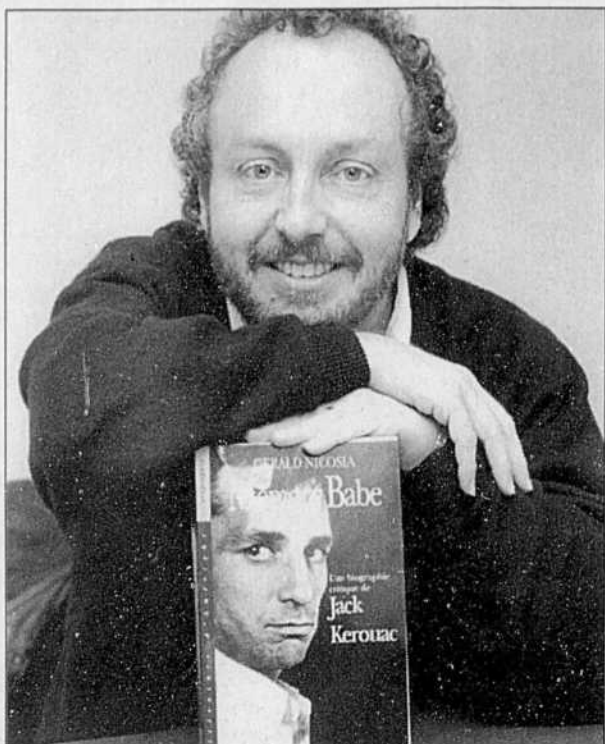


PHOTO JACQUES GRENIER
L'auteur de la biographie, Gerald Nicosia.

GODIN Une vie réussie

SUITE DE LA PAGE D 1

peuples et les langues le fascinait. Il y apprenait toute l'aventure humaine.

«Ce que j'aime le plus dans la culture, me disait-il, c'est l'histoire d'un mot à travers les personnes et les patois. C'est peut-être la plus belle aventure humaine qui existe. Je dis "humaine", parce que les mots sont le produit de l'être humain. La plus belle aventure, c'est celle-là, qui est comprise dans l'aventure des personnes.»

Fils d'un médecin qui écrivait des alexandrins, Gérard Godin a été un des poètes les plus libres et inventifs de sa génération, celle de *Parti pris*, une revue qu'il a cofondée et dont il a dirigé ensuite les éditions du même nom. *Parti pris* a édité Chamberland, Major, Jasmin puis Gauvreau. Godin et ses amis ont accompli une révolution du langage qui fut en même temps sociale et politique.

Quant au journalisme, il provoquait la réflexion de Gérard Godin dans tous les sens. Culture, syndicalisme et politique furent ses territoires explorés avec rigueur et vigueur. Le journaliste du *Nouveliste* de Trois-Rivières, puis du *Nouveau Journal* de Montréal, du *Québec-Presse* des syndicats et du *Journal* du Parti québécois, cultivait l'ironie et l'enquête avec une sincérité inépuisable. Il aura aussi l'occasion d'engager à *Québec-Presse* Réjean Ducharme, qui devient son ami. Il sera le scénariste du film d'Arcand *On est au coton*. Il sera le chercheur de Wilfrid Lemoine à la télévision de Radio-Canada. Il sera journaliste comme on cherche la vérité. Modestement et sans prendre la pose. Il sera journaliste comme on est boxeur ou poète: en vous regardant droit dans les yeux.

Mais le journalisme ne débouchait pas sur l'action, s'est-il plaint un jour. La politique sera pour lui un chemin naturel vers les autres. Il servira son peuple avec la plus grande générosité. Sans tricher, sans s'esquiver jamais, sans éviter les dures questions de la réalité des autres, de tous les autres. Lui qui fut d'abord un collaborateur de *Cité libre*, il fut converti à l'indépendance du Québec par Gaston Miron, avant de fonder *Parti pris*. Sincère en politique comme dans tout ce qu'il faisait, il



PHOTO ARCHIVES

Personne ne pouvait résister à Gérard Godin.

voyait le Québec en grand, comme un monde complet et indépendant sur la planète. Avec beaucoup d'intelligence et d'ouverture, avec une tendresse aussi à laquelle personne ne pouvait résister.

Gérard Godin nous laisse le souvenir d'un homme vrai, entier, sincère et fidèle. Il nous laisse aussi en héritage sa poésie, qui est une vie réussie.

Sanguin, sanguine, sanguinaire

SANGUINE
Jacques Bissonnette,
VLB, 231 pages

ISABELLE RICHER

Il ne suffit pas de répandre un peu de sang entre les paragraphes pour se réclamer de James Ellroy. Mais il suffit de le faire couler avec talent et imagination pour que naisse un bon polar et meurent quelques personnages. Jacques Bissonnette y parvient avec *Sanguine* mieux encore qu'avec *Cannibales*, son précédent roman.

L'équivoque du titre intrigue le lecteur et les premières pages finissent de le conquérir. Les thèmes (comme toujours chez l'auteur) se démarquent par leur actualité. Dans *Programmeurs à gages*, on faisait dans le piratage informatique. Pour *Cannibales*, l'auteur avait situé l'action dans le milieu des refuges pour femmes battues. Ici, on entre de plain-pied dans le monde du crack et des vidéos morbides (*snuff movies*, comme on les a baptisés du côté des États-Unis). Le lieutenant Julien Stifer enquête sur un double meurtre survenu rue Linton, dans une pique-riée fréquentée par des Jamaïcains.

Ce policier à l'âme tourmentée depuis la disparition de sa fille, deux ans auparavant. Il a retourné Montréal dans tous les sens, sans résultat, mais n'a jamais abandonné l'espoir de la retrouver. Chaque enquête est une occasion de recueillir des indices sur ce mystère qui le ronge.

Au cours d'une nuit brûlante de juillet, deux cadavres dans un appartement, dont celui d'une jeune fille rousse comme le feu. Elle porte le surnom prémoniteur de *Sanguine*. Les deux corps, aux yeux crevés, sont striés d'égratignures sanguinolentes, comme s'ils avaient été griffés à mort par un animal sauvage. Stifer, hanté par cette adolescente à peine plus âgée que sa fille, décide de mener une enquête approfondie bien que ses supérieurs, qui n'y voient qu'un règlement de comptes du «milieu», tentent de l'en décourager. Ses recherches le conduisent dans des lieux insoupçonnés.

Le monde de la drogue cache ici un univers cent fois plus décadent, un théâtre de l'horreur où la mort, et la figuration de la mort, excitent les tendances macabres d'un psychopathe qui se fait photographe. Stifer fera la connaissance de ce désaxé qui s'applique à «mettre en

scène l'antichambre de l'enfer». Il apprendra, dégoûté, ses théories sur l'art au noir qui «distille l'essence de la haine».

Un décor bien planté dans le Montréal des années 90, des références immédiates, un style accrocheur, des dialogues vifs... mais quelques maladresses sapent la crédibilité de cet enquêteur qui, par exemple, se présente chez la mère de la jeune victime et lui brandit au nez une photo de sa fille assassinée sans autre préavis! Ou encore s'adresse à un juge d'instruction pour obtenir un mandat de perquisition.

On a évoqué les influences les plus diverses pour qualifier l'écriture de Bissonnette. Les noms de Benacquista, Ellroy, Gifford ont surgi. Il faut plutôt chercher du côté de chez Maurice Dantec qui a fait fureur il n'y a pas un an avec *La sirène rouge*. Cette sirène de douze ans traversait les 500 pages d'un roman insoutenable grâce à la maîtrise de son auteur. Ou encore reluer chez Jim Nisbet qui avec *Les damnés ne meurent jamais* a livré un récit d'un sadisme inquiétant.

Bissonnette marche sur les traces des grands et nous, on le suit pas à pas.

NE

MANQUEZ

PAS

LE

22

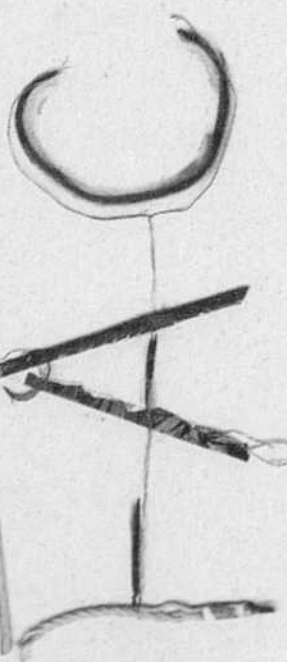
OCTOBRE

PROCHAIN,

NOTRE

CAHIER

SPÉCIAL



Montréal 94

foire d'art contemporain

Revivez les grands moments de l'émission

Le Sel de la semaine

Des entrevues de Fernand Séguin



HENRY MILLER



ANAÏS NIN



JEAN ROSTAND



HAN SUYIN



MÉLINA MERCOURI



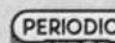
GILLES VIGNEAULT

19.95\$*

LA VIDÉOCASSETTE

49.95\$*

POUR LES TROIS VIDÉOCASSETTES



LE DEVOIR

POUR COMMANDER CHEZ

Tél. (MTL) : 274-3470
1 800 361-1431 tout le Canada
Fax : (514) 274-0201



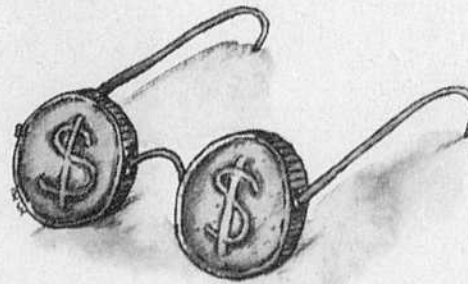
* Prix grand public
Prix institutionnel sur demande

Martin / Savidan

Patrice Martin • Patrick Savidan

Après la « société de consommation », nous vivons maintenant « la culture de la dette ».

LA CULTURE DE LA DETTE



Boréal

138 pages - 17,95\$

Toutes les décisions gouvernementales, en particulier celles qui touchent la santé, l'éducation, le bien-être, se plient aux exigences d'un seul impératif: réduire la dette. Le discours de la dette prétend se situer au-dessus des idéologies. C'est ce dogme que les auteurs veulent remettre en question dans ce texte stimulant et décapant.

B O R É A L

LIVRES

LES PETITS BONHEURS

Le petit homme du cimetière

LE K
Dino Buzzati. *Nouvelles traduites de l'italien par Jacqueline Remillet. Postface de François Livi. Pocket, 443 pages.*
LE DÉSERT DES TARTARES
Dino Buzzati. *Traduit de l'italien par Michel Arnaud. Pocket, 267 pages.*



GILLES ARCHAMBAULT

Dans une entrevue qu'il accordait à Yves Panafieu en 1971, Buzzati confessait qu'après la mort de son ami Brambilla il avait eu conscience d'être un survivant. «En un certain sens, je suis immédiatement devenu vieux... Je suis devenu le petit homme qui va au cimetière, un soir de novembre...»

Toute l'œuvre de cet écrivain, qui comptera toujours pour moi parmi les plus grands, trouve dans cet aveu une partie de son explication. Chez Buzzati existe sans cesse la crainte du détachement, de l'adieu. Au même confident, il dit: «Les adieux étaient toujours quelque chose de terriblement épuisant pour moi... Cette sensation qu'il s'agit d'une chose finie pour toujours, toujours ce sentiment du temps...»

Que nous raconte *Le Désert des Tartares* sinon la fuite inexorable du temps? Ce n'est pas tant nos illusions, nos rêves qui comptent que leur insurmontable futilité. Pendant que nous échafaudons des rêves, que nous nous imaginons atteindre à quelque chimère, le temps s'approprie à les broyer.

Le jeune Drogo qui se dirige vers le fort Bastiani ne sait pas encore que la vie est brève, quelle que soit la durée de l'existence qui nous est réservée. «Que de temps devant lui! Une seule année lui paraissait déjà interminable, et les bonnes années venaient à peine de commencer... Il n'y avait personne pour dire: «Prends garde, Giovanni Drogo!» Illusion tenace, la vie lui semblait inépuisable, bien que sa jeunesse eût déjà commencé à se faner.»

Drogo ne s'éloignera jamais trop longtemps de ce fort perdu dans le désert où il attendra l'apparition de moins en moins probable d'ennemis. Il voulait obtenir la gloire par les armes et devra se contenter d'une routine militaire médiocre. Tout autour de lui, de jeunes recrues remplies d'espoir et de vieux officiers qui n'espèrent même plus la retraite.

Pour évoquer cette fable, un écrivain majestueux qui rend palpable l'atmosphère inquiétante de ce fort

Dino Buzzati Le désert des Tartares



perdu dans le désert. Rarement l'enfermement du temps qui passe n'a été rendu avec une telle maestria. Buzzati a rendu l'envoûtement parce qu'il était lui-même envoûté.

On retrouve la même inquiétude essentielle dans les nouvelles fantastiques de notre auteur. Encore qu'il faille préciser que le fantastique du conteur du K doit plus au mystère de la condition humaine qu'à l'utilisation d'une quelconque bimboloterie propre à inspirer l'horreur. Buzzati estimait sûrement que le fait de vivre était suffisamment étonnant pour qu'il ne songe pas à recourir à des gadgets commodes.



Les nouvelles de Buzzati sont presque toutes inquiétantes. Une menace pèse souvent sur les personnages. On entend des bruits que l'on ne s'explique pas, des manifestations de puissances mystérieuses sèment l'inquiétude en nous. Ainsi Stefano devenu vieux a-t-il la révélation que le K, le monstre marin, qu'il a fui toute sa vie, était chargé de lui remettre la perle merveilleuse qui donne à celui qui la possède «fortune, puissance, amour et paix de l'âme». Dans *Monsieur le Directeur*, un écrivain confesse qu'il n'est pas l'auteur des œuvres qu'il signe. Le nom de l'écrivain? Buzzati. *Un amour trouble* raconte la fascination d'un homme pour une maison. D'un fait divers somme toute banal, Buzzati fait une fascinante allégorie. Son fantastique est d'autant plus convaincant qu'il fait appel au réalisme.

Tout est allégorie chez Buzzati, de toute manière. N'a-t-il déjà pas admis que *Le Désert des Tartares* lui avait été suggéré par son travail de journaliste au *Corriere della Sera*? Le fort Bastiani, comme le journal qui l'employait, était le lieu de toutes les illusions humaines, de jeunes ambitieux et cotoyant des journalistes blasés. De toute manière, un roman essentiel que l'on ne relit jamais sans en être chaviré.

HABANERA
Eduardo Manet
Flammarion, 300 pages

Un personnage de Manzoni dans un roman de Graham Greene: on pourrait décrire ainsi le héros du roman d'Eduardo Manet — c'est un aristocrate italien de 21 ans, fraîchement orphelin, qui débarque en 1950 à Cuba où son oncle est un riche financier. Ce jeune romantique européen plonge dans un univers tropical et décadent; il y trouve l'amour d'une star de l'île mais aussi — et surtout — une conscience politique accrue qui le dégoûtera grandement du monde.

Le comte Mario Versini della Porta y Borrara est cependant bel et bien un personnage d'Eduardo Manet dans un roman d'Eduardo Manet. Oublions références et parentés littéraires. L'écrivain français d'origine cubaine — il fit le chemin contraire en quittant son île pour l'Europe à 23 ans, en 1950 — trouve dans le genre romanesque, après son remarquable *L'île du lézard vert* de 1992, une veine littéraire solide où coule un art de la nuance exceptionnel.

Dans l'exil Eduardo Manet — qui a surtout écrit un théâtre épique situé entre Lorca et Brecht — a mis le temps pour pouvoir retrouver avec une sérénité de romancier le pays de ses «enfance et adolescence», le pays de ses racines et de son arrachement. A la chute de la dictature de Batista en 1959, lorsque le jeune avocat Fidel Castro est devenu premier ministre de Cuba, Eduardo Manet était «rentré» dans «l'île du lézard vert», il y est demeuré chef des théâtres et du cinéma jusqu'en 1968 avant de quitter à nouveau son pays, de partir pour de bon, laissant le régime aux idéaux généreux — ceux qu'il évoque dans ses romans — se «totalitariser» sans lui.

Dans *L'île du lézard vert* Manet mettait en scène un adolescent cubain faisant son éducation sentimentale et politique durant les étés de 1948 à 1950, avant le retour de Batista. Un personnage dans lequel on pouvait aisément déceler une part autobiographique. Cette fois-ci le romancier met en scène, comme un effet de miroir, un «étranger» qui découvre ce même Cuba des années 50, écartelé entre grande finance et petit vice, banques et bordels, le Cuba exploité par la *United Fruits*.

Le regard est le même: Nino à 18 ans qui veut quitter son île-prison, et Mario à 23 ans expulsé de Cuba, sont des épigones du garçon Manet qui dut fuir à deux reprises des dictatures différentes quant aux intérêts en jeu mais si semblables quant aux effets, cet enfermement progressif, cette survie qui passe par le rétrécissement des libertés et la traque des dissidents.

Eduardo Manet, dont le théâtre a moqué les dictatures de tous poils — rappelons-nous *Un balcon sur les Andes*, créé à l'Odéon en 1980 et qui montrait une troupe de forains français en tournée sud-américaine et devant ajuster ses canevas de comédie selon les régimes traversés —, a choisi au roman une approche d'une subtilité totale, sans caricature ni parti pris, sans révolte ni dérision. Son nouveau roman relève comme le précédent d'un genre romantique et discret à la fois, on y observe par les yeux d'un jeune homme ce que le monde offre de désaccordé et de vulgaire, d'injuste et d'insolent à une âme élevée.

Mario Versini della Porta y Borrara lit Pétrarque, il a un diplôme

LE FEUILLETON

La laideur d'un sourire



ROBERT LÉVESQUE

d'étruscologie, dans son enfance à Rome il eut l'instinct de refuser le modèle des Jeunesses fascistes, planifiant une maladie pour y échapper, et c'est son précepteur, épris d'art et de sa mère, qui fut son modèle. Ses parents morts, à deux ans d'intervalle, il se retrouve seul; sa mère lui ayant parlé avec une émotion secrète de son frère Arsenio qui quitta l'Italie en 1921 avec une chanteuse mulâtresse pour s'établir à Cuba, il prend la décision d'aller rejoindre cet oncle, seul lien de sang avec sa mère disparue.

Cet oncle est riche à craquer, c'est l'un des hommes d'affaires les plus influents de l'île, qui va main dans la main avec le président Prio Socarras, fainché de Washington placé à La Havane après l'évincement de Batista en 1944 et qui sera déposé par le même Batista lors du coup d'état de 1952. Arsenio Borrara Malapeste veut tout donner à son neveu: un bungalow sur le territoire barricadé qu'il possède, une voiture au choix dans le garage, de l'argent, de très jeunes femmes comme bonniches, et le jeune Mario Versini della Porta va, comme on dit, en prendre et en laisser, il habitera un temps le bungalow où l'une des bonniches est de service à toute heure, il prendra un coupé Ford 1948 au lieu d'une Ferrari de l'année, et il coulera des jours ralentis et inquiets.

C'est que le comte a connu à New York, lors de l'escalade, un médecin cubain avec lequel il s'est lié d'amitié. Il a vécu chez lui et ses amis les premiers jours cubains avant de rejoindre son oncle; des hommes et des femmes portant la fierté de Cuba dans le projet de venger un passé d'exploitation, de mettre fin à la domination américaine. Il les revoit. Il est sensible chez eux à l'idéalisme, il est attiré par Carmen, la femme d'un avocat militant qui éveille chez lui un étrange attrait. Il entendra parler «d'un dénommé Fidel» dont on évoque la personnalité avec enthousiasme.

Prenant des distances avec son oncle, quoiqu'il accepte l'argent et les locaux que celui-ci lui donne pour lancer une revue d'art et concevoir une émission culturelle à la radio, Mario Versini della Porta est emporté par un béguin pour une célébrité de l'île, Sonia Suez, une fille du cru qui a changé son nom pour chanter les succès du temps et qui tourne des mélodrames au Mexique, née dans le ruisseau et le pays à ses pieds, une sorte d'Alys Robi d'avant lobotomie avec laquelle il connaît les pièges de la célébrité populiste et l'une des vicieuses compromissions avec le pouvoir de son oncle.

Notre héros de Manzoni dans un roman de Graham Greene a plus de délicatesse que d'ambition. Ses amis

engagés dans une lutte contre le pouvoir l'ont marqué plus qu'il ne croit. Il leur permet de faire d'un de ses bureaux un relais politique. Il passe de plus en plus difficilement de son oncle le pouvoir réel, à Sonia Suez la vénalité de ce pouvoir, et à ses amis dissidents de ce pouvoir. Il reconnaît la laideur d'un sourire quand le secrétaire de son oncle parle avec ardeur de Batista, il sait deviner les crimes derrière les gestes, la misère derrière le luxe, mais quelque chose, le cran resplendissant de Sonia Suez, le soleil triomphant des Antilles, ses travaux de poète, le retient de choisir vraiment son camp. Jusqu'au bout, c'est un caractère hésitant. Il quittera Cuba parce que son oncle a fait signe au pouvoir pour éloigner cette âme sensible...

L'analyse est des plus fines du caractère de Mario Versini della Porta. Eduardo Manet ne dénonce plus les dictatures comme il le faisait au théâtre. Il tente par le roman d'entrer dans le subtil de la vie, de regarder dans les interstices de la morale, et traquer les ombres du mal-être. C'est un travail de distanciation et de précision à la fois. Des vieilles blessures apparemment guéries et dont on tient à connaître les causes les plus profondes.

Cette *habanera* d'Eduardo Manet a les résonances larges d'une étude de Ravel beaucoup plus que celles d'un orchestre du *Floridita* où triomphait la belle Sonia Suez en 1952.



Eduardo Manet, dont le théâtre a moqué les dictatures de tous poils, a choisi au roman une approche d'une subtilité totale, sans caricature ni parti pris, sans révolte ni dérision.

TRIPTYQUE

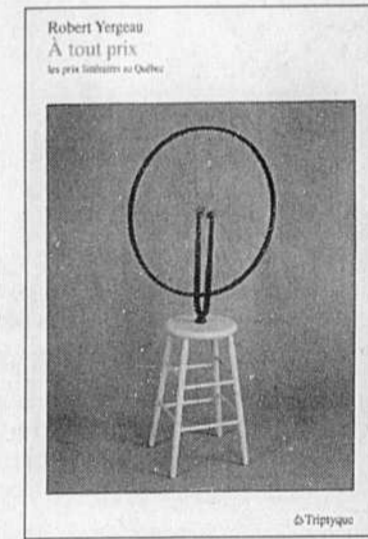
Téléphone et télécopieur: 597-1666

SAS
André Gervais
Essais
292 p., 23 \$



André Gervais, poète et universitaire, regroupe en ce recueil de pétillants articles, dont plusieurs inédits, à propos de la littérature et aussi de la chanson: Emile Nelligan, Saint-Denis Garneau, Roland Giguère, Gaston Miron, Gérard Godin, Gilbert Langevin, Gilles Vigneault, Luc Plamondon, etc., sont finement interpellés.

À TOUT PRIX
Les prix littéraires au Québec
Robert Yergeau
159 p., 19 \$ Essai



Qu'ils les ignorent avec superbe ou les espèrent avec angoisse, ou même qu'ils feignent de s'en moquer tout en les acceptant, les écrivains ne peuvent ignorer les prix littéraires. Trublions, francs-tireurs, rêveurs, forts en thème ou en indignations, écrivains populaires ou universitaires, rares sont ceux qui n'ont jamais cédé aux mirages des prix.

En vente chez votre libraire

YVES LAVERTU L'AFFAIRE BERNONVILLE Le Québec face à Pétain et à la Collaboration (1948-1951)

Préface d'André Malavoy

«Il est terrible de penser que l'histoire sera écrite uniquement par nos adversaires.»

Lettre de Jacques de Bernonville à Robert Rumilly, le 7 février 1968.

Voici un ouvrage d'histoire passionnant qui, sous des allures de roman policier, reconstitue, à partir d'enquêtes et de sources inédites, une tranche du passé immédiat du Québec.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

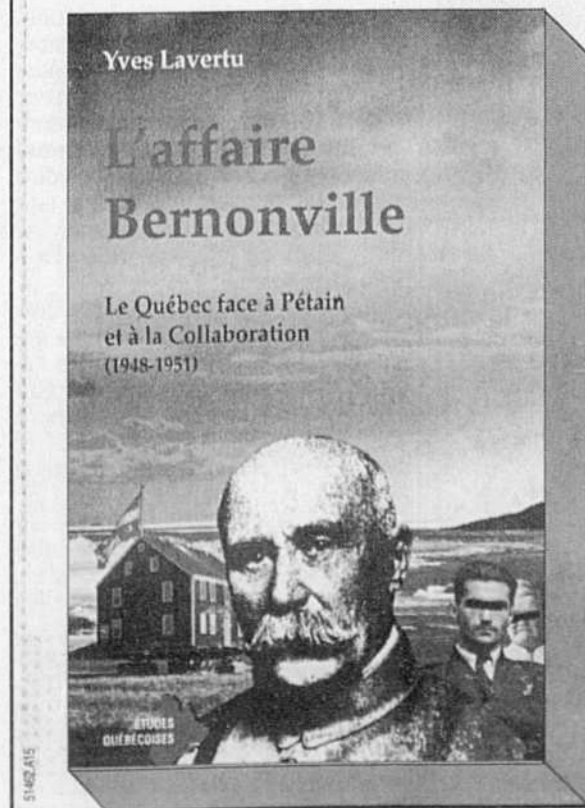
Prix France-Québec Jean-Hamelin 1994

Fernand Dumont Genèse de la société québécoise

Un ouvrage majeur qui trace une sorte d'autoportrait de la société québécoise telle qu'elle s'est imaginée et voulue.

400 pages - 27,95 \$

BORÉAL



LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Une culture patriarcale sans père

LE GUERRIER DÉARMÉ
(VERS UNE NOUVELLE MASCULINITÉ)
Robert Blondin,
Boréal, 247 pages



ROBERT
SALETTI

La masculinité, un sujet aussi vaste que la vacuité qui la mine trop souvent. L'homme a été, est, un être sans égal, et surtout sans égale. Les temps changeant, dit-on, et l'homme peut-être suivra-t-il, lui qui est encore aux commandes, grand chef d'une zone de plus en plus démilitarisée, lui grand guerrier de plus en plus désarmé devant un ennemi fugace et imprévisible, un ennemi qui lui ressemble trop, l'ennemi de l'intérieur, l'ennemi que Robert Blondin appelle l'humanité (question de laisser l'humanité libre de ses toutes connotations).

En un sens, *Le Guerrier désarmé* est un livre pour baby-boomers en questionnement. M. Blondin est un vétéran réalisateur et animateur de Radio-Canada, avec trente ans de métier dans les communications et qui a de plus écrit quelques essais, romans et textes de théâtre. J'avoue que je le connais davantage par ses

émissions radiophoniques. C'est un homme avec une voix grave, imposante, au débit plutôt lent et au rire facile. Mais, surtout, ses préoccupations sont celles de plusieurs baby-boomers sur le retour. Ce sont les préoccupations de toute une génération d'hommes qui se voudraient mûrs mais qui ne sont pas sûrs de l'être, ni même de pouvoir le devenir. Ces préoccupations ont nom masculinité, paternité, sexualité, identité, mitant de la vie et anticipation de la mort. Un menu chargé mais pas indigeste.

M. Blondin présente son essai comme une «synthèse subjective». Il faut comprendre par cette appellation que l'auteur a beaucoup lu sur le sujet des rapports hommes-femmes et qu'il nous livre une compilation, raisonnée et personnelle, de ses lectures. La nature même de ce travail de synthèse suscite d'entrée de jeu deux réserves. D'abord, sur un plan méthodologique, les références aux auteurs cités ne sont pas précises. Dans quel livre de tel auteur trouvez-vous telle remarque ou telle étude? A quelle page? Qui plus est, certains auteurs cités ne trouvent même pas place dans la bibliographie. Ici, le lecteur avance un peu en aveugle sur

le terrain encombré des sources et des crédits. Mais nous sommes dans le «subjectif» et la confiance, valeur essentielle de l'homme nouveau, est de mise. Il faut dire que M. Blondin vogue comme un piranha dans un aquarium parmi les écrits des principaux animateurs du «mouvement masculin», tels les Québécois Guy Corneau (qui signe la préface de *Guerrier désarmé*) et Marc Chabot et les Américains Robert Bly, Sam Keen et, pourquoi pas, Shere Hite et Camille Paglia, tous convoqués à une même table imaginaire sur la nouvelle masculinité.

L'autre réserve est plutôt un défaut de composition qui consiste à multiplier les intertitres et à fragmenter à l'excès un texte déjà prédisposé à l'éclatement par son sujet. Je défie quiconque de trouver un sens à la table des matières, aux quatorze chapitres et aux quelques centaines d'intertitres de cet essai.

Cela dit, *Le Guerrier désarmé* manifeste suffisamment d'esprit, soulève suffisamment de questions et établit suffisamment de parallèles inattendus pour qu'on en recommande la lecture, à petites doses il est vrai, pour éviter l'empoisonnement. *Le Guerrier désarmé* est un essai homéopathique.

Le Guerrier désarmé est le guerrier machiste à qui l'on a enlevé la machette, un ancien combattant se préparant pour un nouveau combat. Il est désarmé au sens où il a changé de combat. Il n'est plus l'homme dur, le soldat mercenaire, du temps jadis, mais il n'est pas l'homme rose, mou, qui a abandonné ses responsabilités en même temps que son pouvoir discrétionnaire. Le guerrier n'est ni fermé ni vulnérable mais réceptif, ni brutal ni gentil mais fort, ni dur ni mou mais souple. Les facultés guerrières ne doivent pas disparaître, nous dit M. Blondin, elles doivent être canalisées différemment. Vers la paternité par exemple, car nous vivons dans une société patriarcale mais sans pères réels, sans pères au quotidien, sans pères ordinaires. Le guerrier moderne délaisse la gloire pour panser ses blessures et penser aux autres (femme, enfants, amis). A quoi lui servirait-il d'obtenir la reconnaissance de l'univers s'il ne peut souffrir correctement la vie de tous les jours? Parce que l'un compense l'autre? On comprend alors que le cas d'O. J. Simpson soit d'une actualité aussi brûlante. Selon toute probabilité masculine, il constitue la pointe d'un iceberg séculaire.

Hubert Reeves Un thriller sur écran cosmique

DERNIÈRES NOUVELLES DU COSMOS
Hubert Reeves
Seuil, 1994, 238 pages

HEINZ WEINMANN

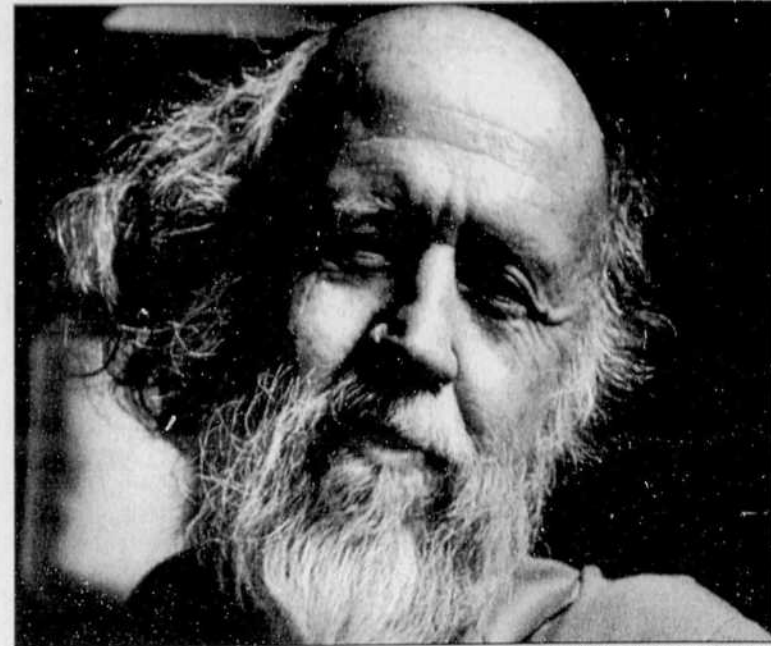
Hubert Reeves a fait redescendre le cosmos sur terre. Plus, il a imposé l'idée de notre filiation cosmique: nous sommes des enfants du cosmos, puisque constitués, jusque dans nos moindres fibres, de «poussières d'étoiles». Après avoir tiré, dans *L'heure de s'enivrer*, une «éthique» du cosmos et, dans *Mali-corne*, avoir donné un portrait du cosmos en artiste, Reeves, dans son dernier livre, revient à ses premiers amours, la physique et les mathématiques pures.

Pour cause. La vulgarisation scientifique, fût-elle aussi géniale que celle d'Hubert Reeves, n'accède jamais à la fine pointe de l'astrophysique, là où les problèmes se posent, dans les champs physique et mathématique. Assez vulgarisé! Mathématiciens, à vos calculatrices! Cette fois, pour certains chapitres — trois en tout —, Reeves revient aux pistes vertes et rouges bien éprouvées. Pour les dernières, il exige le niveau d'un étudiant en première année de physique à l'université. L'auteur a oublié de préciser s'il s'agit du niveau québécois ou français, puisqu'il enseigne à Paris comme à Montréal.

Bien évidemment, Hubert Reeves ne laisse pas s'égarer son lecteur «ordinaire». Il le guide comme toujours admirablement dans cette randonnée cosmique qui nous mène cette fois jusqu'aux frontières du cosmos, c'est-à-dire «vers la première seconde».

Dernières nouvelles du cosmos, le titre l'indique, est le livre d'un «branché» sur le cosmos qui n'a cessé de le guetter depuis sa prime enfance. Ce fut Galilée le premier à avoir donné des «nouvelles» du cosmos, premier «messager des étoiles», grâce à son télescope. Coup de mort de la théorie aristotélicienne de la perfection des astres. Le message de Galilée: la lune est pleine de trous et de cratères, elle est une autre terre.

Après avoir comparé le travail de l'astrophysicien à celui de l'explorateur d'antan, remplissant sur sa carte patiemment les parties blanches intitulées «terra incognita» et à celui d'un policier qui cherche le «pistolet fumant» de l'origine du cosmos, Reeves renoue avec le cosmos au moment où ce dernier s'est mis en mouvement. Ce fut en 1915 quand Einstein énonça la loi de la relativité



Hubert Reeves

PHOTO JACQUES GRENIER

universelle. Cette dernière appelait implicitement un univers en mouvement. Or, cette idée répugnait à Einstein. Il a trouvé un maquillage cosmétique (dérivé d'ailleurs aussi de cosmos) grâce à une «constante cosmique» qui annulait le mouvement inhérent à sa théorie générale de la relativité.

En effet, pour Reeves il s'agit de prouver que la théorie du big-bang (abréviée BBN: «Big Bang Nucleosynthesis») est celle qui comporte aujourd'hui le plus de chances d'expliquer la genèse du cosmos et son évolution jusqu'à nos jours. L'auteur rejette du revers de la main la théorie de l'état stationnaire («steady state»). Il n'est guère plus impressionné par la théorie des «supercordes» dont *Scientific American* a déjà fait ses choux gras.

L'efficacité d'une théorie s'éprouve par sa prédictibilité. La BBN est formulée dans les années 30 par une triade: Friedmann, Lemaitre et George Gamow. Première vérification du BBN: grâce à l'analyse du spectre qui, selon que l'objet s'éloigne ou se rapproche, vire au rouge ou bien au bleu. L'astrophysicien américain Hubble a vu rouge quand il analysa le spectre des galaxies. Aucun doute, les galaxies s'éloignent, tout le cosmos était donc en expansion. Hubble refusait de croire ses propres observations, puisque nous voyons autant avec nos yeux qu'avec la théorie qui met le monde en perspective, comme l'a bien vu feu Karl Popper.

Deuxième prédiction du BBN par une autre observation: le rayonnement fossile. En effet, Gamow prédisait en 1948 que si notre univers n'a cessé de se refroidir depuis une première conflagration, il doit y avoir des traces de ces premiers temps du cosmos. Effectivement, en 1965, deux astronomes américains, Arno Penzias et Richard Wilson, découvrirent ces premières traces du cosmos. Phénomène étrange, alors que les divers corps célestes — quasars, galaxies, nébu-

leuses, ont une grande variété de températures, ce rayonnement fossile se trouve être homogène, «isotrope» dans tout le cosmos. C'est l'écho, la mémoire d'un univers extrêmement chaud et dense. A partir de lui se laissent reconstituer les données initiales du cosmos.

Depuis son origine, notre cosmos n'a cessé de se refroidir, plongé qu'il est aujourd'hui dans une nuit froide de -270 °C, alors qu'au moment où il émit son rayonnement, il carbura à une température de 3000 degrés Celsius. Ce fut il y a 15 milliards d'années. L'univers n'avait alors qu'un million d'années.

Tout va pour le mieux dans le meilleur des cosmos possibles? Nous vivons — contrairement à notre économie —, dans un univers en pleine expansion. S'agit-il d'un mouvement irréversible? Nous n'en savons rien, nous répond Hubert Reeves. Du coup son livre se transforme en thriller sur écran cosmique.

Car un jour le cosmos pourrait bien s'aviser d'inverser sa marche expansive pour se rétracter, aboutissant au *big crunch*. Certes, le danger est moins immédiat que la mort écologique de notre planète. Mais ce n'est pas parce que le danger est éloigné de quelques milliards d'années qu'il est moins réel.

Nous ne sommes pas sortis du «bois» cosmique. La survie de notre cosmos est incertaine, puisqu'elle dépend de conditions extrêmement incertaines. Tout d'abord de la densité du cosmos. Trop dense, le cosmos retient la matière et finalement se ferme sur lui-même. Par contre, dans un cosmos moins dense, la matière

s'éloignerait trop rapidement avant de lui laisser le temps — il en faut beaucoup — pour ensemencer la vie.

Or, pour que cette dernière se développe, des conditions optimales sont requises, appelées «densité critique». Justement, le calcul de cette dernière dépend du calcul de la matière présente dans le cosmos. Or, 99 % de cette matière

nous est inconnue, qu'elle s'appelle matière «sombre» ou matière «exotique»!

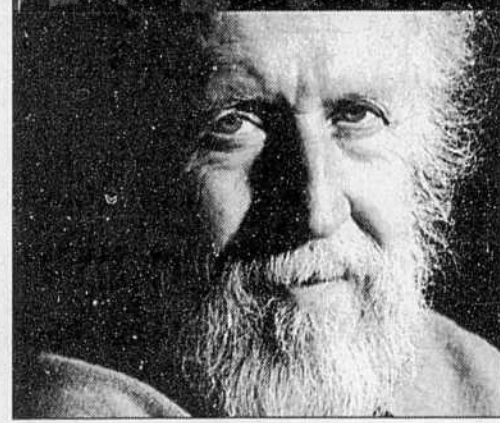
Quand une théorie réussit, elle ronronne comme un moteur en plein régime. Sans intérêt pour le mécanicien. Ce dernier jubile quand le moteur se détraque. Hubert Reeves est servi, puisque la BBN ne manque pas de failles et même de traquenards. La première, déjà évoquée, étant la quantité inconnue de matière cosmique. La deuxième est plus fondamentale encore: comment rendre compte, juger d'un système auquel nous appartenons nous-mêmes? Gödel ne nous a-t-il pas déjà appris que tout système qui veut être vérifié appelle un méta-système? Or, il n'y a pas de méta-cosmos, d'au-delà du cosmos...

Autre mystère de la genèse cosmique, c'est son «minimalisme» généralisé, ne tablant que sur des valeurs initiales très petites: tournant peu, l'univers a très peu de courbure (il est plutôt plan), et les écarts de température sont extrêmement faibles.

En fait, les *Dernières nouvelles du cosmos* ressemblent à celles de notre terre, puisqu'elles sont mitigées, bonnes et mauvaises. Sauf qu'elles ne traitent pas de chiens écrasés, mais de la naissance de notre univers. Ce n'est pas rien. Signaux, pour terminer, deux conférences qu'Hubert Reeves prononcera dans le cadre des Belles Soirées à l'Université de Montréal, les 18 et 25 octobre.

Hubert Reeves Dernières nouvelles du cosmos

Vers la première seconde



BEST-SELLERS

LIBRAIRIE LE FURETEUR

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. VA SAVOIR, Réjean Ducharme — éd. Gallimard
2. LE PETIT AIGLE À TÊTE BLANCHE, Robert Lalonde — éd. Seuil
3. MARIE BLANC, Jacques Folch Ribas — éd. Robert Laffont
4. LES PAROLES QUI MARCHENT DANS LA NUIT, Pierre Morency — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LA GUÉRISON EN ÉCHO, Jean-Charles Crombez — éd. MNH
2. LES JUGES QUAND ÉCLATENT LES MYTHES, R. Morissette — éd. VLB
3. LES CHOSES COMME ELLES ÉTAIENT, Claude Morin — éd. Boréal

ROMANS ÉTRANGERS

1. PARIS AU XX^e SIÈCLE, Jules Verne — éd. Hachette
2. LE COLONEL CHABERT, H. de Boyer — éd. Rocher
3. LE POING DE DIEU, Frédéric Forsyth — éd. Albin Michel
4. LE DUEL DES GÉMEAUX, Robert Ludlum — éd. Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

1. UNE ANNÉE EN PROVENCE, Peter Mayle — éd. Nil
2. UNE JEUNESSE FRANÇAISE FRANÇOIS MITTERRAND, Pierre Péan — éd. Fayard
3. ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES ANGÉS GARDIENS, Pierre Johanovic — éd. Fayard

LIVRE JEUNESSE

1. LES CHEVAUX ENCHANTÉS, Christine Brouillet — éd. Courte Échelle

LIVRES PRATIQUES

1. QU'EST-CE QU'ON MANGE TOME 3, Collectif — Cercle Fermières du Québec
2. OBJETS ANCIENS DU QUÉBEC, Michel Lessard — éd. de l'Homme

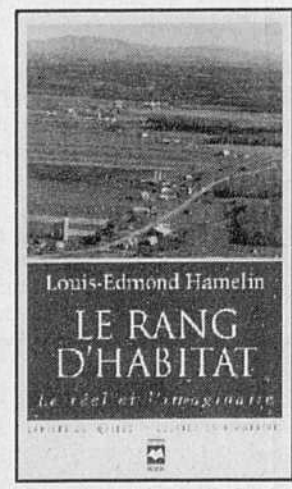
COUP DE CŒUR

1. LA VIREVOLTE, Nancy Huston — éd. Leméac/Actes Sud

615, avenue Victoria Saint-Lambert Tél.: 465-5597

Le rang d'habitat

Le réel et l'imaginaire



Collection Cahiers du Québec
Géographie n° 107
332 pages ■ 29,95 \$

En vente
chez votre libraire

Louis-Edmond Hamelin

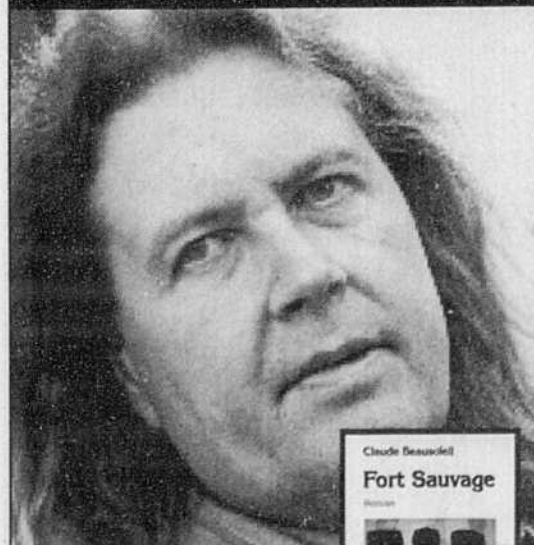
Le rang d'habitat est plus qu'une simple image, c'est un élément culturel majeur qui a marqué le paysage, les langues et la vie socio-économique du Québec.

Le rang d'habitat permet de comprendre l'origine du rang, comment vivaient les habitants qui y résidaient, les origines du mot et comment il a résisté à l'anglophonie.

Le rang d'habitat, une œuvre majeure sur le Québec profond.

HURTUBISE HMH
Téléphones : (514) 364-0323
1-800-361-1664
Télécopieur : (514) 364-7435

La 41^e rentrée de l'Hexagone



CLAUDE
BEAUSOLEIL

FORT SAUVAGE

Roman, 128 pages, 15,95 \$

«Un beau roman qui nous rappelle que la résistance n'a pas été vaine...»

Gilles Crevier, *Le Journal de Montréal*



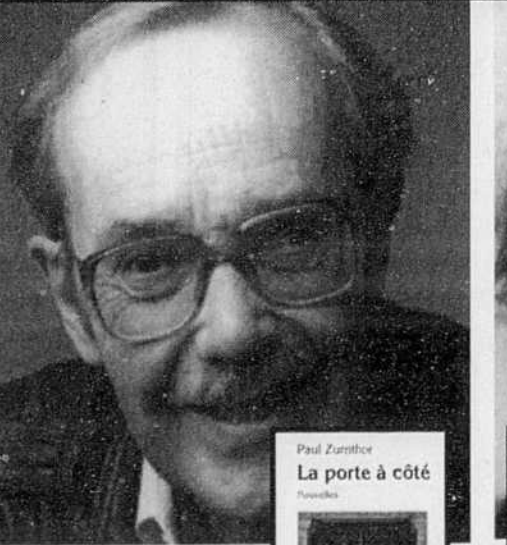
MICHELLE
LA FRANCE

LE VISAGE
D'ANTOINE
RIVIÈRE

Roman, 208 pages, 18,95 \$

«Un roman modelé par des mains habiles, un bon suspense doublé d'une très intéressante étude de caractères.»

Marie-Claude Fortin, *Voix*

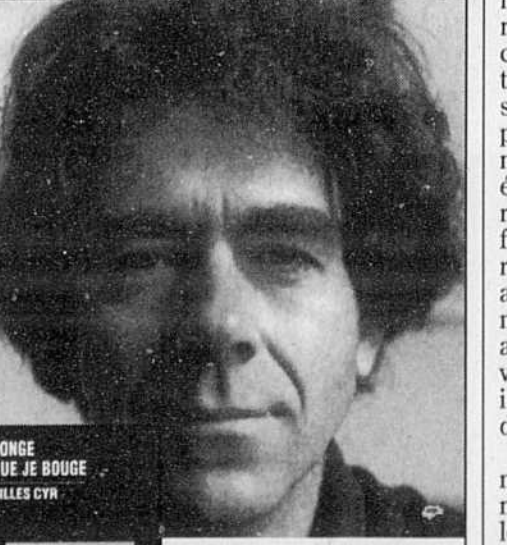


PAUL
ZUMTHOR

LA PORTE
À CÔTÉ

Nouvelles, 192 pages \$19,95

La porte qu'ils tentent d'ouvrir n'est jamais la bonne!



GILLES
CYR

SONGE
QUE JE BOUGE

Poésie, 128 pages \$14,95

«Le langage nous surprend par sa nouveauté dans sa force et sa fragilité.»

(Gaston Miron)

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La dame du lac Une écriture élégante et colorée

MARIE BLANC

Roman, Jacques Folch-Ribas,
Robert Laffont, 207 p.



JACQUES ALLARD

Voici une histoire de saison. Elle commence ainsi: «L'été des Indiens, comme on dit par ici. Les rues de Boston envahies de feuilles qui dansent de tous côtés, en vert, en jaune, en rouge et même en mauve: certains érables. Des rafales de vent qui descendent du nord ou qui viennent de la mer, plombée. Et pourtant, du soleil par là-dessus, toute la journée, puis un crépuscule orangé, beige, gris. A flanc de colline, la grande Résidence Father, celle de mon frère.»

Celui qui parle d'abord s'appelle John Jeremy Father. Dans la quarantaine, le fils de famille riche, dandy, esthète, coureur de femmes, de poésie et d'art, compose cette image du récit automnal à venir. A sa voix prédominante se joindront, comme autant d'autres feuilles, celles, bien contrastées, des autres intervenants dans le paysage capitaliste du début du siècle. Dans ce roman constitué de témoignages, nous irons ainsi de Boston à New York ou même à Chicago, en passant par Notre-Dame-du-Lac (derrière Rivière-du-Loup, dans le Témiscouata), à l'époque des voitures-salons Pullman, de la première Oldsmobile, des fumeries d'opium et des séjours aux eaux de jouvence de Saratoga Springs.

L'histoire est belle qui dit ainsi, par fragments bien ajustés, comment la beauté (l'art florentin lui-même) incarnée dans une Martiniquaise nommée Marie Blanc est venue briser un homme de fer et d'argent, le frère aîné, William Eli Father. Ce rude magnat des trains et grands hôtels de la Nouvelle-Angleterre, ce puritain diplômé en droit de Yale, s'était marié vers trente ans pour assurer la descendance et la transmission du patrimoine et voilà que, dix

ans plus tard, la seule vue de Marie la papiste, gouvernante engagée pour enseigner le français à ses jumeaux, le fait dérailler. Il lui enverra d'abord des roses, de façon anonyme, tous les dimanches. Puis la fera congédier chez lui, pour mieux la revoir, à New York où il l'envoie (au Metropolitan Opera où chante Caruso) et — mieux — dans le manoir de pierres (Gray Lodge) qu'il lui fait construire, par nul autre que Frank Lloyd Wright. C'est au fond des bois où court son chemin de fer, vers le nord, au bord du lac Témiscouata. Une histoire «vraie»? On le dirait.

Serait-ce à nouveau la fugue au fond des bois dont j'ai parlé l'an dernier à propos du roman de Louis Caron (*Le Bouleau et l'Épinette*)? Même si on ne retrouve pas ici le couple de l'artiste et de la sauvageonne (sinon dans un renversement des rôles: un dur capitaliste et une femme à la Raphaël), la dimension religieuse ou sacrée se marque à nouveau: l'amour que portera jusqu'à la fin William Eli Father à Marie Blanc sera presque aussi détaché de la chair que celui de Pétrarque pour sa Laure.

Jacques Folch-Ribas propose ici un nouveau roman du silence (voir *Le Silence ou le parfait bonheur*, Prix du

gouverneur général 1988) mais souvent à travers les voix contradictoires du «mal»: par exemple, celles, hédoniste de John Jeremy, égoïste d'Anthony Denner, le secrétaire de William Eli, ou opportuniste (le journaliste du groupe Hearst: Peter Woolie). Et l'image de l'Amérique qui émerge, à travers la quête parallèle de l'art (avec la figure historique d'Isabella Stewart Gardner) et le développement industriel des États-Unis pointe clairement son modèle baudelairien (la beauté de la putréfaction):

«Ce pays est un incroyable cloaque où sont venus échouer et proliférer les pires bacilles du monde, depuis

longtemps mithridatisés de tous les poisons de la terre, c'est un grouillement d'excréments et les femmes sont les plus admirables fleurs qui poussent sur ce fumier.»

Est-ce là une nouvelle version de l'*American dream*? Le narrateur anonyme qui rassemble et soutient les diverses voix de la narration se trahit sans doute en offrant au lecteur de rêver sur la vie aussi secrète que pure de Marie Blanc, la recluse du Gray Lodge, la blanche au sang noir. Voilà comment une écriture aussi élégante que colorée, dit à sa manière que l'art, et particulièrement l'architecture, rebâtit le monde.

La voix qu'elle a

LA PÊCHE BLANCHE
Lise Tremblay
Montréal, Leméac, 1994.
117 pages

HERVÉ GUAY

Le second roman de Lise Tremblay prouve indéniablement que cette auteure a une voix. Au fur et à mesure des pages, on sent l'épaisseur un peu statique de ses personnages nous gagner peu à peu. Ses deux frères, Simon et Robert, sont là. Qu'importe l'interchangeabilité de leur prénom, on les entend respirer, vivre et se rappeler leur enfance nordique dont ils ne sont toujours pas guéris.

Lise Tremblay, dans le registre tenu qui est le sien, tient quelque chose dans *La Pêche blanche*. Ses personnages, sans être infiniment complexes, possèdent une intériorité fine, quand bien même ils évoluent dans la rudesse et la vacuité d'un paysage qui bouffe tout l'espace, peut-être même à cause de sa désespérante beauté. Je ne sais pas qu'on ait parlé avant elle avec autant de justesse de l'attrait corrosif du Saguenay en hiver, auquel une population matérialiste et blasée reste dans sa grande majorité indifférente.

Belle image donc que cette ville sur glace à côté de la ville de glace, que cette pêche blanche dont l'importance croît soudain pour des raisons obscures, mais où certes la grégarité reprend ses droits dans une société de solitude grandissante et de communication, premièrement électronique.

Belle attention aussi que celle de Lise Tremblay au monde ordinaire, à ces «maisons sans secret», dans une région encore tout empreinte d'une sauvagerie ancestrale, dont le père exprime la quintessence dans ce roman où jamais il n'adresse la parole à quiconque. En plus, aussitôt la retraite venue, il se réfugie dans son garage et refuse de se laver, au grand dam de sa femme et de ses fils, déjà affligés de sa présence hiératique.

Belle scène aussi que ce souvenir de Simon où, gamins, les deux frères avaient lapé sur la tôle d'un camion le sang d'un élan d'Amérique fraîchement tué par des chasseurs.

«Une fois avec mon frère, on avait goûté au sang d'un orignal qu'un des nos oncles avait tué. C'était un dimanche, tous les hommes étaient sortis dehors en chemise blanche malgré le froid et avaient entouré le camion. Ils parlaient de la bête, évaluaient son âge, en caressant le bois de son panache, discutaient de son poids et racontaient comment ils avaient fait boucherie: les femmes avaient installé des couvertures opaques devant toutes les fenêtres. Je ne savais pas pourquoi mais la boucherie était de l'ordre du tabou, et surtout, il fallait que tout le

sang soit lavé, qu'il n'en reste aucune trace. Lorsque les hommes étaient retournés dans la maison, Robert et moi avions léché le sang sur le capot.»

En dépit de toutes ces qualités, je ne peux pas passer sous silence que le texte de Lise Tremblay n'est pas dépourvu d'inélegances et d'imprécisions gênantes. Un mot par ci, une phrase par là, un tableau plus loin. Le début du récit, par exemple, est flou et il ne se précipitera pas par la suite. Le vocabulaire de la romancière souffre

Lise
TREMBLAY
LA PÊCHE BLANCHE

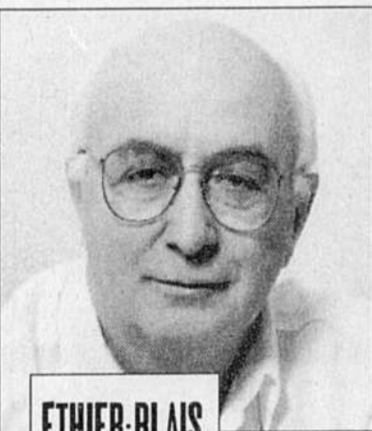


également d'anémie. Et, à plusieurs reprises, on se dit que le temps de verbe qu'elle a choisi ne va pas de soi.

Ce sont là de petits détails à corriger qu'un éditeur plus vigilant aurait certainement pu régler avant parution. Il s'ensuit que, même si *La Pêche blanche* se révèle un bon manuscrit, on a l'impression d'avoir entre les mains l'avant-dernière version d'un bon livre. Ce manque de soin dessert

une jeune auteure qui a l'étoffe qu'il faut pour se faire un nom.

Minuit chrétiens



ÉTHIER-BLAIS
MINUIT CHRÉTIENS



JEAN-ÉTHIER BLAIS

«Il faut lire *Minuit chrétiens* pour réaliser l'immense culture de Jean-Éthier Blais, la subtilité de la description de ses personnages, l'humour caustique...»

Marie Laurier
LE DEVOIR

LEMÉAC
la littérature d'aujourd'hui

vlb éditeur LA BONNE LITTÉRATURE



DANY LAFERRIÈRE
CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE

Trois cent soixante-cinq petites proses -comme autant de jours que peut en contenir une année- où l'auteur raconte sa vie quotidienne à l'époque où il n'était qu'un métèque parmi d'autres fraîchement débarqués à Montréal. «Dans ces textes-là, on retrouve l'écriture habituelle de l'écrivain, intense, dense, sans compromis.»

Réginald Martel, La Presse.



JACQUES BISSONNETTE
SANGUINE

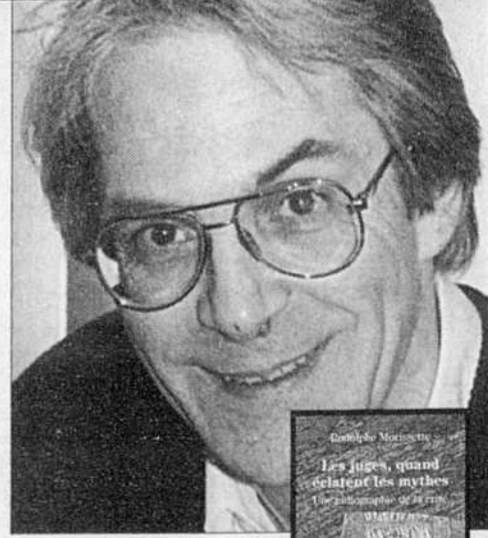
Un roman noir, écrit à un train d'enfer, où l'horreur côtoie la plus grande tendresse, celle d'un père horrifié par la tragique disparition de sa fille. Jacques Bissonnette prend littéralement le leadership du genre au Québec. Il devrait même pouvoir se frotter aux Elroy, Benacquista et autres sommités de «l'art au noir» depuis la parution de *Sanguine*.

Sylvain Houde, Voir.



HAUT EST LE PÉROU
JULIO CORTÁZAR
HAUT EST LE PÉROU

Un texte inédit en français (traduit de l'espagnol), sur des photos de Manja Offerhaus, pour marquer le dixième anniversaire de la mort de ce grand écrivain argentin.



RODOLPHE MORISSETTE
LES JUGES, QUAND ÉCLATENT LES MYTHES

Une radiographie de la crise qui sévit actuellement dans nos palais de justice, parmi la magistrature. Un livre qui inquiète, un livre qui fait grincer des dents, un ouvrage qui soulève des craintes, mais surtout une grande attente de la part du public souvent «victime» des abus de toutes sortes. «Une analyse pénétrante et éclairante.»

Yves Boisvert, La Presse.

HUBERT REEVES

Dernières nouvelles du cosmos

SÉANCE DE SIGNATURE
SAMEDI 15 OCTOBRE
DE 14H À 15H
À LA LIBRAIRIE
RENAUD-BRAY
5219, CHEMIN DE LA
CÔTE-DES-NEIGES

Mon objectif est d'amener le lecteur vers les premiers temps de l'univers pour lui permettre d'estimer lui-même le degré de crédibilité de la théorie du Big Bang.

Hubert Reeves

EDITIONS DU SEUIL

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660

LIVRES

VITRINE DU LIVRE DE POCHE

ROQUENVAL
Nina Berberova, traduit du russe par Luba Jurgenson, Paris, J'ai lu, 124 p.
 Madame Nina Berberova, auteure de *L'Accompagnatrice*, n'a plus besoin de présentation. Roquenal, très court roman publié initialement en 1991, est le septième ouvrage de son œuvre considérable à se retrouver en format de poche. Il y est question d'une demeure seigneuriale rongée par les ans, une maison à la grandeur passée, comme Praskovia Dmitrievna, cette vieille dame qui fut jadis une jeune femme fantasque. Le ton est à la nostalgie, cette nostalgie toute russe marquée par le double mouvement de l'arrachement-attachement à la terre natale. Quant aux mots, ce sont ceux d'un orfèvre.

LETRES À UN JEUNE POÈTE ET AUTRES LETRES

Rainer Maria Rilke, traduites de l'allemand par Claude Porcell, Paris, GF-Flammarion, 161 pages.

Écrites entre 1903 et 1908 à l'adresse d'un jeune homme de 20 ans, Franz Xaver Kappus, les dix *Lettres à un jeune poète* de Rilke contiennent un enseignement précieux pour quiconque désire consacrer sa vie à la création. Il s'agit, en effet, d'un véritable guide spirituel où l'auteur des *Élégies de Duino* parle notamment de patience et de solitude, de travail et d'expérience. La traduction qu'offre aujourd'hui Flammarion, signée Claude Porcell, présente au lecteur une langue plus élégante, plus fleurie que celle de la traduction originale (signée Bernard Grasset et Rainer Biemel) qui date de 1937. La nouvelle édition comprend aussi un avant-propos éclairant, des notes qui aident à recontextualiser le texte ainsi que six autres lettres, dont quatre à Lou Andreas-Salomé, datant de la même période.

NÈGRES BLANCS D'AMÉRIQUE

Pierre Vallières, Montréal, Typo, 472 pages.

«Être un négre, ce n'est pas être un homme en Amérique, mais être l'esclave de quelqu'un.» Voici comment Pierre Vallières ouvre les hostilités dans son célèbre essai, *Nègres blancs*



Pierre Vallières
Nègres blancs d'Amérique

d'Amérique, écrit en prison en 1966 et publié en 1968. Très largement autobiographique, rédigé dans un style direct et clair, le livre de Vallières est une leçon d'histoire à la première personne, un texte que l'on peut critiquer, discuter, mais qui à l'insigne mérite d'avoir été «écrit debout», pour reprendre l'expression de l'auteur. Ceux qui ont reproché au film *Octobre* de ne pas contextualiser la crise pourront lire *Nègres blancs d'Amérique*. Ce que raconte ce livre, c'est le contexte.

LA LITTÉRATURE ET LE NON-VERBAL

Fernande Saint-Martin, Montréal, Typo, 187 pages.

Autre classique de l'essai québécois, *La Littérature et le Non-Verbal*, de Fernande Saint-Martin, paru originellement en 1958, est l'occasion d'élaborer une singulière réflexion sur le langage en se référant à la littérature et à la psychanalyse. L'auteure y élabore une théorie qu'elle mesure ensuite aux travaux d'écrivains comme Breton, Lautréamont, Ponge et Sartre. On y retient, entre autres choses, comme le résume bellement Claude Lévesque dans sa préface à l'ouvrage, que «Tout langage artistique passe par les mots et s'en passe, chacun s'exportant hors de lui-même, tout entier fasciné et dépossédé par l'autre et aucun ne cherchant à se départir de l'autre.»

PARIS MA BONNE VILLE

Robert Merle, Paris, Le livre de poche, 696 pages.

Le film *La Reine Margot*, de Patrice Chéreau, a eu notamment pour mérite de raviver l'intérêt pour le roman de Dumas dont il s'inspire. Dans cette foulée, la réédition de *Paris ma bonne ville*, troisième volet de la série de romans historiques de Robert Merle intitulée *Fortune de France*, est pour le lecteur l'occasion idéale de prolonger son séjour littéraire dans le Paris de la seconde moitié du XVI^e siècle. Ainsi, aux côtés de Charles IX, du protestant Coligny et de la belle Margot dont l'accouplement avec Henri de Navarre engage les catholiques, Merle place son héros et narrateur, Pierre de Siorac, jeune médecin habile au jeu de paume qui échappera de justesse au massacre de la Saint-Barthélemy. Il en résulte une description d'époque minutieuse, dans une langue ample, truffée de termes anciens.

LE CLIMAT DE LA TERRE

Robert Sadourmy, Paris, Dominos-Flammarion, 126 pages.

Dominos, la petite et sympathique collection pédagogique dirigée par Michel Serres et Nayla Farouki, propose à ceux qui s'intéressent à la météo *Le Climat de la Terre*, de Robert Sadourmy. L'auteur est directeur de recherche au CNRS et, sans être en mesure de nous dire quel temps il fera demain, nous explique de manière convaincante pourquoi il fera ce temps là. Respectant le principe de la collection, l'ouvrage est composé de deux parties, un exposé puis un essai. Dans ce dernier texte, intitulé «L'homme et le climat à l'aube du troisième millénaire», Sadourmy analyse les «joyeux» effets de la société moderne sur le climat, dessinant d'angoissants scénarios (à base d'effet de serre et de réchauffement de la planète) dont il s'empresse de relativiser la portée du haut de sa réserve scientifique.

CARMEN

Suivi de Les Amés du purgatoire, Prosper Mérimée, Paris, Librairie, 128 p.

Librio est un éditeur qui offre au lecteur des livres neufs au prix des livres usagés. Le papier et la mise en pages n'ont rien pour séduire, mais le format (plus grand que celui du livre de poche habituel) permet de mettre l'accent sur la couverture. Comme on s'adresse évidemment au plus grand public possible, on recherche une image que les lecteurs sont en mesure de reconnaître. Par exemple, il en résulte parfois une curieuse subordination du texte publié au film qu'il a inspiré. C'est ainsi que Julia Migenes-Johnson, vedette du film-opéra de Francesco Rosi, est mise à contribution pour vendre le bref roman de Mérimée. Le procédé n'est pas neuf, mais il me semble qu'il bride l'une des qualités premières de la littérature, soit la liberté d'imaginer qu'elle laisse au lecteur. Il y aurait sans doute lieu de se pencher sur cette question sérieusement. Quant au récit que fait Mérimée des aventures de la belle cigarière de Séville, c'est un incontournable, ne serait-ce que pour la dimension mythique prise par le personnage au fil des ans.
 Marcel Jean



BANDE DESSINÉE

L'ombre et la lumière

L'ANNÉE DE FEU
Carnets d'Orient, Tome 1: Carnets d'Orient, Tome 2: Tome 3: Les Fils du Sud, Tome 4: Le centenaire, Jacques Ferrandez, éditions Casterman

PIERRE LEFEBVRE

Jacques Ferrandez a vu le jour en 1955 à Alger, mais il n'a vécu là que ses toutes premières impressions, celles que l'on perd à jamais. Quelques mois après sa naissance, en effet, ses parents quittent l'Algérie pour s'installer à Nice où il vécut toute son enfance et son adolescence. C'est d'abord cette région niçoise qui lui fournira la matière de sa première œuvre digne de ce nom: l'album *Arrière-Pays*, paru en 81, suivi quelques années plus tard par *Nouvelles Du Pays*, recueils de courtes chroniques illustrant la vie des petites gens de ces environs.

Bien que beaucoup moins ambitieux, tant par la forme que par l'esprit, ces deux albums préfigurent déjà *Carnets d'Orient*, la fresque sur laquelle Ferrandez s'échine depuis bientôt huit ans.

Puisant cette fois à la source d'un Sud plus lointain, et plus mythique dans son histoire personnelle, Ferrandez c'est attaqué, en 1986, à l'histoire de la présence française en Algérie, de la conquête à l'indépendance. Le quatrième tome de cette série vient tout juste de paraître et les éditions Casterman ont profité de cette occasion pour rééditer les trois premiers titres de la saga.

Carnets d'Orient est une œuvre aussi séduisante qu'ambitieuse. Le premier album débute en 1836 et se penche, évidemment, sur la conquête, que Ferrandez nous présente à travers le voyage de Joseph Constant, artiste peintre de son état, dans ce pays ravagé par la guerre. Tenté d'abord de rebrousser chemin, Constant prolongera son séjour par amour pour Djémilah, une jeune femme déjà promise à un riche coulougli, ces descendants des mariages entre les Turcs et les femmes arabes. Ce sont donc les impressions de cet artiste qui nous tiennent lieu de regard sur le drame qui se joue ici. Ses carnets, pour lesquels Ferrandez s'est inspiré de ceux qu'ont tenu Flaubert, Gauthier et Fromentin lors de leur passage en Orient, s'ajoutent à la narration et en imposent bien vite le rythme. Ce journal de bord est également rempli d'esquisses, faisant, eux, directement référence à Delacroix, qui visita lui aussi l'Algérie à cette époque. Ces croquis ponctuent, eux aussi, le récit, se superposant aux cases, dont les dessins classiques et réalistes de Ferrandez font office de représentation «objective» de la réalité. L'album oscille ainsi des uns aux autres, c'est la mouvance des regards sur ce qui a lieu que Ferrandez avant tout nous propose.

Ce procédé graphique s'étend à toute la série, bien que le peintre ne subsiste que le temps du premier tome. Outre l'unité formelle qu'acquiert ainsi l'ensemble, cela scelle définitivement les liens entre chacun des épisodes suivants, qui mettent en scène, d'abord l'un des modèles de ce peintre, devenue adulte, puis ses enfants et ses petits-enfants. Fort belle idée qui nous permet de suivre le destin d'une image et de ses descendants.

L'Année de feu, relate l'arrivée, en 1871, d'un couple de colon, Victor et Amélie, la modèle en question, et des tensions que provoquèrent cette occupation massive de la terre. *Les Fils du Sud* quant à lui pourrait bien être sous-titré: *Une enfance algérienne*. Nous y voyions grandir Paul et



Images successives tirées de *Les Fils du Sud*.

Octave, auprès de leurs parents, dont la mère est fille de Victor et Amélie. Nous sommes en 1904 et la cohabitation prend des allures, toute proportion gardée, qui ne sont pas étrangères à nos deux solitudes. Cet album est sans doute le plus touchant et le plus sensible de la série, Ferrandez s'étant basé pour le construire sur les souvenirs d'enfance de son grand-père. Le ton se fait ici plus présent qu'ailleurs, soulignant par là que l'innocence a droit de cité même au cœur du colonialisme et de la répression.

Le Centenaire raconte, on s'en doutera, le centième anniversaire de l'Algérie française, en ce printemps de 1930. Paul, devenu journaliste et habitant désormais Paris, est envoyé à Alger, pour couvrir l'événement. Les tensions entre les deux peuples, qui demeuraient invisibles à l'enfant, sont on ne peut plus évidentes pour l'adulte. Son journal, qui tient à promouvoir «le génie colonial français», censurera son reportage, tandis qu'il tente de concilier tant bien que mal l'amour de son pays natal et l'injustice de la seule présence sur ce sol de sa communauté.

Ces *Carnets d'Orient* sont avant tout le récit d'une désillusion. Celle de Constant, qui jamais n'épousera Djémilah, celle de Victor, l'ancien communal devenu colon auquel on avait promis une terre qu'il ignorait volée, puis celle de Paul, enfin, redécouvrant son pays au bord du gouffre, et dont le propre frère, Octave, devenu impuissant suite à une blessure de guerre, tandis qu'il combattait, lors du premier conflit mondial, pour une mère patrie qu'il n'avait jamais vue, a adopté le discours de tous les officiels.

Ferrandez a le grand avantage de ne jamais adopter un ton ouvertement pamphlétaire, ou moralisateur, ou d'encre prétendre nous monter objectivement les deux côtés de la médaille algérienne. Ce n'est pas tant l'Histoire qui l'intéresse ici que la vie de ceux qui l'ont traversée, et ce, simplement parce que le hasard leur a donné d'être là à ce moment donné. Il me faut également souligner son extraordinaire talent de dessinateur, et plus particulièrement de coloriste. Rarement a-t-il vu, en bande dessinée, quelqu'un reproduire aussi adroitement la lumière, faisant ainsi de ces *Carnets d'Orient*, malgré tous les drames qui les peuplent, une merveilleuse invitation au voyage.

grand concours

Sous la couverture



LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de **swissair+**

2^e prix Deux bons d'achats: **1000\$ Chez Champigny** **1000\$ Chez RENAUD-BRAY**

3^e prix La collection complète des œuvres de la Bibliothèque du Nouveau Monde

aussi Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission **Sous la couverture**, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à: **Concours Sous la couverture - Le Devoir** a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville Montréal (Québec) H3C 4T9

*Gracieuseté de la librairie de la semaine: Librairie Garneau Carrefour de l'Estrie Sherbrooke

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC. **SRC** **LE DEVOIR**

Réponse _____
 Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Code postal _____
 Téléphone _____

CONTACT

CONTACT VOUS PRÉSENTE L'UNIVERS ET LA SOURCE D'INSPIRATION DE GRANDS CRÉATEURS CONTEMPORAINS.

EN VENTE À 22,95 \$ LA VIDÉOCASSETTE*



MICHEL SERRES



ELISABETH BADINTER



MICHEL TOURNIER



MICHEL TREMBLAY



ELIE WIESEL

15X60 min. / VHS-NTSC

1. Paul Auster
2. Elisabeth Badinter
3. Tahar Ben Jelloun
4. Ricardo Bofill
5. Carlos Fuentes
6. Françoise Giroud
7. Jacques Godbout
8. Jean Lacouture
9. Hubert Nyssen
10. Jorge Semprun
11. Michel Serres
12. Philippe Sollers
13. Michel Tournier
14. Michel Tremblay
15. Elie Wiesel

Pour commander



Tél.: (mtl) 274-3470
 1-800-361-1431 (Tout le Canada)
 Fax: (514) 274-0201

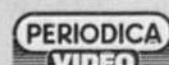
Demandez notre catalogue gratuit

* Prix grand public
 Prix institutionnel sur demande

Une collection d'entrevues inédites disponible en 15 vidéocassettes.

Stéphan Bureau anime des entretiens de fond avec les plus grands créateurs de notre temps. Contact propose une liste d'invités prestigieux.

Les entretiens sont entièrement tournés à l'extérieur des studios afin de mieux vous présenter l'univers et la source d'inspiration de ces grands créateurs contemporains.



LE DEVOIR

LIVRES

Michael Crichton

Un train peut en cacher un autre

HARCÈLEMENT
Roman de Michael Crichton, traduit de l'américain par Bernard Gilles, Collection Best-Sellers, Robert Laffont éditeur, 427 pages

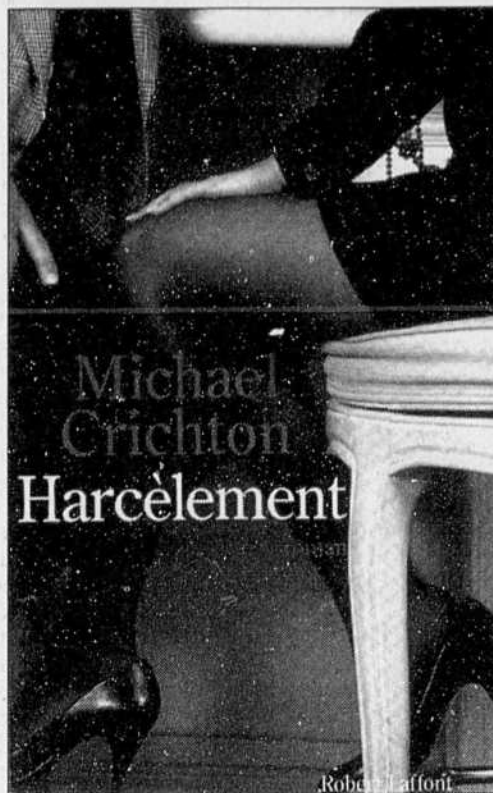
MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Première constatation: le pouvoir n'a pas de sexe. Et lorsque l'abus de pouvoir se manifeste, il importe finalement très peu qu'il se cache sous un pantalon ou un porte-jarretelles.

Deuxième constatation: un train peut en cacher un autre, les Européens nous le disent depuis déjà un siècle et demi. Si l'on traduit plus ou moins littéralement en nord-américain, cela donne quelque chose comme: ce n'est pas ce que l'on voit d'abord qu'il faut craindre le plus — l'imminence de ce qui menace, là, au tout premier plan, le train, la fausse accusation, l'injustice ou la Bêtise — mais le véritable ennemi qui se tapit souvent derrière. Transposez tout

le charme et la compétence ont littéralement séduit le patron et l'équipe de direction de DigiCom. Or, ce jour même de son entrée en fonction, Meredith agresse sexuellement Sanders en lui faisant, bien sûr, porter tout l'odieux de la chose. Dès le mardi matin — l'histoire est racontée en quatre chapitres selon l'ordre des jours de la semaine — Sanders a déjà perdu toute crédibilité auprès de ses collègues: le harcèlement sexuel, c'est sérieux! Et voilà que tout le monde prend le bateau de la discussion de fond sur ce qu'est et ce que n'est pas le harcèlement sexuel.

Sauf que le lecteur, lui, sait ce qui s'est vraiment passé dans le bureau de la «pasionaria». Et tout l'art de Crichton consistera à lui faire endosser le combat de Sanders pour prouver son innocence, retrouver son poste et empocher la cagnotte, comme les autres. Mais les choses ne sont pas si simples qu'elle paraissent: un train peut en cacher un autre...



cela à Seattle dans une de ces petites boîtes de «félés» qui, par définition, s'entendent à définir ce qu'est la fine pointe en technologie informatique... et vous saisissez rapidement à la lecture de *Harcèlement* que Michael Crichton sait faire autre chose que de raconter des histoires de dinosaures ressuscités (*Jurassic Park*) ou de mafia à la sauce sushi (*Rising Sun*).

L'affaire se présente d'abord sous un angle assez classique. DigiCom, une petite entreprise d'avant-garde, travaille sur deux projets majeurs: un lecteur de CD-ROM rapide fabriqué dans son usine de Malaisie et «Corridor», une application pratique de la technologie de la réalité virtuelle. Quatre jours avant la fusion de DigiCom à Conley-White un géant de l'édition américaine — fusion qui rendra millionnaires tous les cracks qui travaillent sur les technologies de pointe — Tom Sanders, qui dirige ce département, se voit soudainement placé sur une voie d'évitement. Même que le moyen choisi est plutôt radical. Sanders est remplacé par son ancienne petite amie, Meredith, dont

beaux-arts de Montréal, la trame de *Harcèlement* frappe d'abord par un effet de perspectives: elle semble s'appuyer un peu lourdement sur la réalité. Comme chez Colville souvent, le sujet en premier plan — le harcèlement sexuel ici — est tellement en relief par une série de petits détails presque anodins qu'on ne réalise pas l'importance des moyens mis en œuvre pour nous y amener. Toute cette minutie dans l'artefice ne vise en fait qu'un but bien précis: occulter, reléguer au point de rencontre des différentes lignes de fuite, le sens réel de l'opération. Comme si le procédé venait souligner à quel point nous avons pris l'habitude de nous appuyer trop souvent sur des impressions en porte-à-faux. Comme si la réalité virtuelle avait déjà, dans nos perceptions de la réalité, supplanté la «vraie vie».

Est-ce là le message codé que l'auteur souhaiterait nous voir décrypter sous le vernis brillant de l'intrigue? Comme Alex Colville, Michael Crichton n'en serait pas à une illusion de vérité près...

Marlon Brando

Le cri du cœur d'un enfant du Nebraska catapulté à Hollywood

LES CHANSONS QUE M'APPRENAIT MA MÈRE
Marlon Brando (avec Robert Lindsay), Traduit de l'américain par Hugues Leroy, Autobiographie, Ed. Belfond, 379 p.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rien de plus révélateur qu'une autobiographie. Révélateur non pas du vrai «vécu», comme on dit, de son auteur mais de l'image qu'il entend léguer de lui-même. Au cinéma, les acteurs veulent montrer leur bon profil, et quand l'un d'entre eux s'avise de se raconter, il exhibe encore ce profil-là, celui qui l'avantage, qui lui fait honneur et qui lui tiendra lieu pour la postérité de photo officielle, voire retouchée.

Place au bon profil de Marlon Brando. Avec des trous dans le portrait, des flous, des non-dits, mais aussi des réflexions intelligentes sur son engagement en faveur des Premières Nations, sur Hollywood, sur un métier qu'il n'a jamais cessé de décrier, sur le *star-system* qui bouffe ses élus, sur une enfance solitaire, souvent malheureuse dans le fin fond du Nebraska, sur un donjuanisme qui ne lui laissait pas de répit. A 70 ans, on ne se refait pas. Brando reste Brando, mais il a envie de redorer son blason, de se montrer plus intello, plus responsable, plus rationnel qu'il ne l'est sans doute.

Ses fans chercheront en vain ici le récit des affres de ce père qui témoignait l'année dernière au procès de son fils pour meurtre de l'ami de sa demi-sœur, Cheyenne. Il ne dira pas comment ses enfants se sont englués en des histoires de drogue et d'assassinat. Aucun constat d'échec de son système d'éducation. A peine question non plus de cette boulimie qui accable celui qui fut le plus bel acteur du cinéma américain et que son aspect physique, dit-on, obsédait. Brando l'obèse, Brando le vulgaire, Brando le scatologue, Brando l'acteur devenu hors prix qui ruinait les producteurs n'est pas de la fête. Évacué, *flushé*, comme on dit. Pour les dessous de l'aurole, et même sans doute pour la réalité pure, on consultera plutôt la biographie de Peter Manso qui sortira en français sous peu.

Cela dit, oui, l'autobiographie est intéressante, mieux tournée, plus profonde que bien d'autres du genre. Il livre ses idées, ses croyances, le Brando. Il compare les réalisateurs qui l'ont dirigé, rend hommage à Elia Kazan, taxe Chaplin de tyran égocentrique, égratigne les uns et les autres. Surtout, il livre ses croyances et dévoile ses convictions, s'étend sur le grand combat des Amérindiens qu'il adopta pour sien, révèle sa quête de spiritualité, ses



PHOTO BELFOND

À neuf ans, l'âge de rébellion... «Quand je suis devenu un vandale, je saccageais les maisons, je tirais les oiseaux, je brûlais les insectes.»

pratiques de méditation, son manque chronique de sécurité émotionnelle.

Sans relâche, Brando crache sur la renommée, le succès rapide qui fut son lot. «Le célébrité a été la malédiction de ma vie. Elle m'a forcé à vivre une vie fautive», écrit-il. Avant d'ajouter: «Je n'ai jamais eu le moindre respect pour Hollywood. Pour moi, ce nom ne veut rien dire d'autre que qu'avarice, superficialité, rapacité, grossièreté et mauvais goût». Et pan dans l'œil! «Jamais je n'ai eu le virus de l'acteur», dit-il ailleurs. «J'ai tourné des navets pour de l'argent, j'écris ce livre pour de l'argent.»

«Je n'ai jamais eu le moindre respect pour Hollywood.»

— Marlon Brando

L'enfance, un des volets les plus intéressants du récit, en dit beaucoup, qui révèle un garçon privé d'affection, jamais valorisé, ballotté entre une mère ivre et un père absent, cancre révolté, vandale qui mettait le feu aux insectes, crevait les pneus des voitures, volait les porte-monnaie, allait chercher sa mère saoule au poste de police, essayant toujours de gagner son affection, lui qui devait lui écrire: «Je ne comprend pas la vie, mais ça ne m'empêche pas de la vivre à fond.»

Des débuts à Broadway dans *Un tramway nommé désir*, on le voit se tourner vers la pellicule (le cinéma, c'est moins fatigant). *Un tramway...*, porté à l'écran par Elia Kazan, le propulsera très vite au rang de super star. *L'équipée sauvage*, qui le lançait avec sa moto sur les routes américaines, en fait le symbole d'une jeunesse assoiffée de liberté. On le suivra à Tahiti sur *Les révoltés de la Bounty*, tournage agité qui lui valut sa réputation d'acteurs capricieux, égoïste, (mais il nie tout). Tahiti, c'est le coup de cœur pour une île voisine qu'il achètera et sera son éternel refuge. *Apocalypse Now*, *Le Dernier Tango à Paris*, *Le Parrain*, grands films charnières dont il dé-

voile quelques dessous, tait prudemment les autres.

A propos de sa tumultueuse vie privée, l'acteur profèrera des phrases terribles. Lui qui connut tant de femmes, et en épousa quelques-unes, affirme n'avoir jamais «passé plus de deux minutes en compagnie de l'une d'entre elles». On frémit à imaginer une absence si totale de communication entre Brando et les femmes qui partageaient sa vie. Le lecteur aura droit surtout au défilé des aventures éphémères, mais jamais Brando ne parle de ses épouses. Sur Tahiti, la Tahitienne rencontrée sur *Les Révoltés de la Bounty*, pas un mot. Comme comme si les vrais sentiments étaient évacués, au profit de l'écume sans conséquence des simples passades.

Brando laisse bien des pans inavouables de lui-même dans l'ombre. Trop pour qu'on le croit sur parole. Mais cette autobiographie constitue en même temps le sincère cri du cœur d'un enfant presque inculte du Nebraska catapulté dans le tourbillon d'Hollywood pour y écrire des pages de l'histoire du cinéma. Il y a beaucoup à glaner du côté de ses ré-



PHOTO BELFOND

Avec George Scott, sur le plateau de tournage de *La Formule*, en 1980.

flexions, de ses réactions, du mythe qu'il entend superposer à celui que les médias ont brossé de lui-même.

FÊTE DU LIVRE RELIGIEUX

RENE LATOURELLE



De la morosité à l'espérance

René Latourelle
JEAN DE BRÉBEUF

Ce grand essai biographique — pour rendre justice à une figure illustre — s'est mérité une Mention d'honneur par le jury du Prix du livre religieux. Vol. de 296 p. — 39,95\$

Marc Girard
LES PSAUMES REDÉCOUVERTS II et III

Ce commentaire intégral du psautier est appelé à faire époque. «Travail de haute qualité.» «Chef d'œuvre.» Vol. de 624 et 564 p. — 34,95\$ et 32,95\$

Georges Convert
LE MYSTÈRE JÉSUS

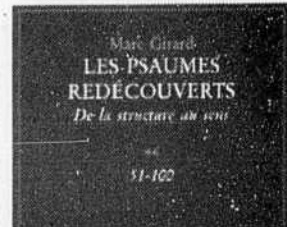
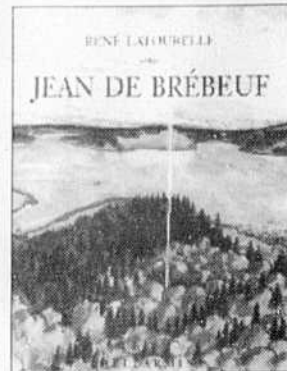


Vingt siècles après

René Latourelle

DE LA MOROSITÉ À L'ESPÉRANCE

Bilan de l'état du monde et de l'Église, ce livre se signale par la richesse de l'information et par la qualité de l'exposé théologique. Vol. de 192 p. — 16,95\$



Georges Convert

LE MYSTÈRE JÉSUS

Vingt siècles après

Le 20^e siècle s'achève sur une certaine désillusion. Après l'échec des idéologies politiques, nombreux sont ceux qui pensent que le changement social ne se réalisera que par un renouveau spirituel. Vol. de 192 p. — 12,95\$

Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre (dir.)

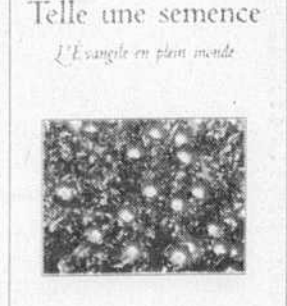
LA PART DES AÎNÉS

Une analyse percutante de ce que les aînés disent d'eux-mêmes, des autres et de la société. Vol. de 364 p. — 24,95\$

De Lorenzo Lortie

Telle une semence

L'Évangile en plein monde



Denise Lamarche

PAPA, MAMAN, dis-moi...

Comment faire connaître Dieu aux jeunes enfants? Vol. de 180 p., ill. n/b — 9,95\$

Denise Lamarche

BOURGEOIS DE PRIÈRES

Une initiation à la prière destinée aux jeunes de 6 à 9 ans. Ill. couleurs de D. Landnault. Vol. de 80 p. — 9,95\$

La FÊTE DU LIVRE RELIGIEUX

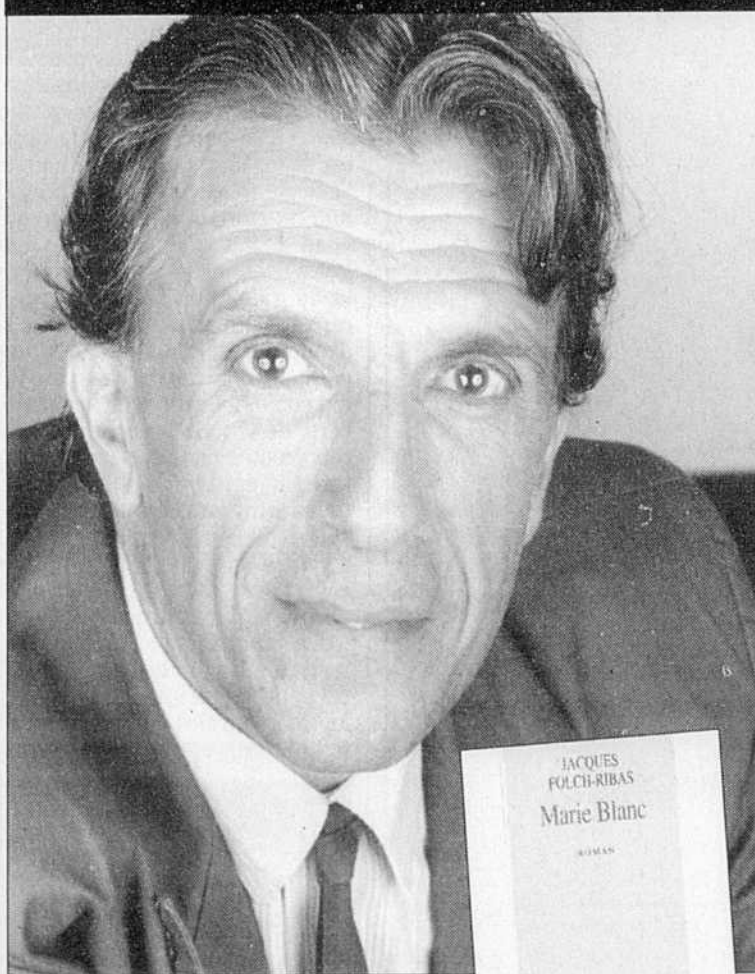
du 13 au 16 octobre

au Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs,

5875, rue Sherbrooke Est

(métro Cadillac).

Jacques Folch-Ribas

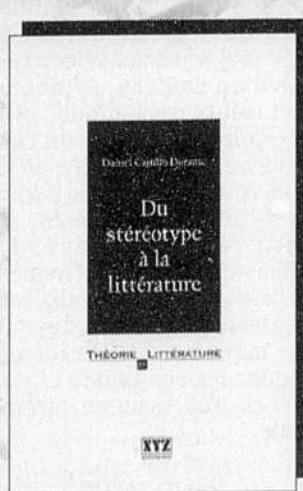


Venez rencontrer Jacques Folch-Ribas

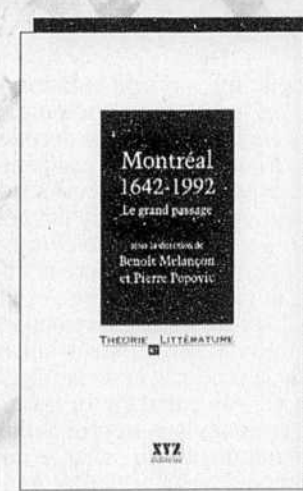
à la librairie Renaud-Bray

le vendredi 21 octobre de 17h à 20h

au 5219, chemin de la Côte-des-Neiges



Daniel Castillo Durante
DU STÉRÉOTYPE À LA LITTÉRATURE
162 p., 19,95 \$



B. Melançon et P. Popovic
MONTRÉAL 1642-1992
LE GRAND PASSAGE
232 p., 24,95 \$



Simon Harel
L'ÉCRITURE RÉPARATRICE
234 p., 24,95 \$

XYZ éditeur

THÉORIE LITTÉRAIRE

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37

Robert Laffont

FIDES • BELLARMIN

Montréal 94 foire d'art contemporain



L'ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTREAL) PRESENTE
 LA FOIRE D'ART CONTEMPORAIN - MONTREAL 1994
 DU 21 AU 24 OCTOBRE 1994
 AU 460 STE-CATHERINE OUEST DANS LES ESPACES DES 6^e ET 7^e ETAGES.
 HEURES D'OUVERTURE 11 HEURES À 21 HEURES,
 LUNDI LE 24 OCTOBRE DE 11 HEURES À 17 HEURES.

ACTIVITÉS AU PROGRAMME:

SOIRÉE-BÉNÉFICE

Vernissage - Party d'huîtres
 Jeudi le 20 octobre 18 à 20 heures
 460 Ste-Catherine ouest, Montréal
 Coût: 100 \$ en vente maintenant ou à la porte
 Réservation: (514) 843-3334

- COLLOQUE SUR LE MARCHÉ DE L'ART

JEUDI 20 OCTOBRE
 9H30 À 17H
 Thèmes:
 Les donations
 Les encans
 La manie de la collection
 Le développement des marchés

Inscription: 20\$ comprenant le déjeuner
 et le dîner

Réservation: (514) 843-3334
 avant le 19 octobre - 17 h

- LES EXPOSITIONS:

DE RETOUR - Le prix AGACM - Banque Laurentienne
 - Hommage à la mémoire de Louis Comtois
 NOUVEAUTÉ - Le Showbizz craque!
 Les coups de coeur des directeurs pour les artistes de la relève
 La mosaïque
 Les projections
 NOUVEAUTÉ - La soirée de clôture
 le dimanche 23 octobre, à 21h
 resto-bar-billard Bacci
 4205 Saint-Denis

- LES EXPOSANTS:

GALERIE ARIADNE
 GALERIE ART ET ARTE
 GALERIE D'ART POINT SUD
 GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTREAL
 GALERIE L'AUTRE ÉQUIVOQUE
 GALERIE BRUNO DELARUE
 GALERIE CHRISTINE MARIE
 GALERIE ELÉNA LEE / VERRE D'ART
 GALERIE ÉRIC DEVLIN
 GALERIE ESTAMPE PLUS
 GALERIE GUILLEMEAU DE SAINT-VERAIN
 GALERIE LAETITIA
 GALERIE MADELEINE LACERTE
 GALERIE MIREILLE BRISSET ART-ARTISTES
 GALERIE RIVERIN-ARLOGOS ART CONTEMPORAIN INC.
 GALERIE SIMON BLAIS
 GALERIE TROIS POINTS
 GALERIE WADDINGTON & GORCE
 GALERIE 55 PRINCE

- LES AUTRES PARTICIPANTS:

ARTEXTE
 CENTRE D'ÉVALUATION D'OEUVRES D'ART (CEOA)
 COLLECTART
 CONSEIL DE LA CULTURE DE LANAUDIÈRE
 CONSEIL DE LA PEINTURE DU QUÉBEC
 CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE
 ETC MONTREAL
 ESSE
 EXPO-ARTE GUADALAJARA
 LE DEVOIR
 FIFA
 FONDATION DES AMIS DU
 MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTREAL
 LE SABORD
 MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL
 PARCOURS L'INFORMATEUR DES ARTS
 VOX POPULI

ENTRÉE LIBRE

ARTS

EXPOSITIONS



Balise II, de Marc Garneau.

Entre matière et transparence

MARIE-MICHÈLE CRON

PROPOS D'UNE GÉNÉRATION DE PEINTRES
 Galerie Eric Devlin,
 460, rue Sainte-Catherine Ouest,
 espace 403.
 Jusqu'au 29 octobre 1994.

Pour inaugurer son nouvel espace, Eric Devlin — qui s'est dissocié de la galerie Trois Points aujourd'hui dirigée par Jocelyne Aumont — a offert ses cimaises qui sont vastes et claires, à une génération d'artistes qui se consacrent exclusivement à leur métier de peintre. Une profession exigeante que le galeriste tient d'ailleurs à défendre contre vents et marées alors que la vague de l'installation et autres médias mixtes a déferlé sur les bouillottes années quatre-vingt, sans pour autant enterrer la peinture et ses émules les plus fervents et les plus discrets. «Avec cette exposition, *Propos d'une génération de peintres*, j'ai voulu annoncer les couleurs de la galerie qui présentera également durant l'année à venir, les œuvres de François Vincent, Paul Béliveau, Ariane Thézée — avec une installation vidéo — Denis Pellerin et pour la photo, Pierre Charrier explique Eric Devlin.

«J'ai décidé de me concentrer par ailleurs sur des artistes qui vivent de leurs démarches sans passer par l'enseignement, de stimuler les ventes avec les particuliers et moins avec l'État parce que cette période est finie. Il ne faut pas se leurrer: à l'extérieur, que ce soit à Paris, Bâle ou Francfort, c'est la peinture qui se vend. Je veux donc faire des échanges avec l'étranger, développer des stratégies de mise en marché des œuvres en Europe, et préparer d'autres événements, dont un volet édition d'œuvres de Francine Simolin conjointement avec la galerie Lacerte de Québec.» Ainsi, les artistes représentés dans cette exposition au titre maniché ont déjà fait plusieurs tours sur l'autre continent, que ce soit dans le cadre de symposiums, d'invitations, d'expositions solo ou collectives (la palme revenant assurément à Marc Garneau).

L'accrochage qui a privilégié le galeriste est résolument affectif et presque historique puisque les voluptés picturales de Pierre Blanchette qui vient d'obtenir le Studio du



PHOTO JACQUES PAYETTE
 78-211, huile, collage et crayon sur toile, une œuvre de Louise Robert réalisée en 1994.

Québec à New York, sont encadrées de deux toiles aériennes et vaporeuses de Suzelle Levasseur — qui vient d'occuper le Studio du Québec à Paris — datant du milieu des années quatre-vingt. Le majorquin Horacio Sapere que le Musée d'art contemporain de Buenos Aires accueillera en grand en mai prochain, et Marc Garneau qui partagent tous deux des goûts communs pour des formes organiques lestes, des couleurs inusitées, bleu électrique pour le premier, violette pour le second, le collage et le découpage des matières et le rabattement des volumes sur la surface de la toile, ont été placés l'un à côté de l'autre. Leurs compositions s'éclaircissent mutuellement pour mieux creuser deux réflexions singulières sur la mise en scène cosmogonique et surréaliste des corps et des signes dans l'espace. Dans l'autre salle, très intime, outre deux pièces d'Oliver Dorfer, actuellement à la FIAC chez Hilger qui répondent aux huiles de l'excellent François-Xavier Marange, on retrouve un grand oublié: Yves Bouliane avec entre autres, une belle petite œuvre sur papier.

SUSAN EDGERLEY
 Galerie Elena Lee Verre d'Art, 1428,
 rue Sherbrooke Ouest.
 Jusqu'au 25 octobre 1994.

C'est elle qui a repris la flamme spirituelle longtemps portée par François Houdé aujourd'hui décédé, le maître à penser de toute une génération d'artistes du verre. Susan Edgerley, qui est jeune — elle est née en 1960 — est considérée comme l'une des plus importantes créatrices dans ce domaine au Québec et au Canada. L'œuvre qu'elle développera dès les débuts, sera centrée sur le thème de la précarité et de la fragilité de la vie, du passage du temps avec l'incursion dans sa production du verre fragmenté, du mélange des matériaux qui transformeront dans ses épreuves d'alchimiste, le liquide en solide et feront prendre au verre des aspects caméléonesques jusqu'à sa complète transparence: il n'en deviendra finalement qu'un élément sculptural, puis disparaîtra. Dans la récente série de l'artiste intitulée *La semence*, le verre y est restitué dans ses fonctions de moelle osseuse. Il structure les figures totémiques en verre coulé avec du cuivre, celui-ci prenant par exemple des allures de tiges, de branches, du sable, de l'acier, du bois, des fibres naturelles.

Jouant entre matière et transparence, les sculptures accrochées au mur comme des masques, reproduisent des formes inhibées ou ouvertes, solides et légères, générant d'autres images, anneaux enchâssés sur des supports suspendus au-dessus du vide, boules ou formes oblongues, qui passant de la cosse à la graine ou à l'œuf, sont gorgées d'une grande potentialité, riche et profonde.

GRETCHEN FAUST, KEVIN WARREN
 «MEUBLES D'AMOUR»
 Galerie Samuel Lallouz, 372, rue
 Sainte-Catherine Ouest, espace 528.
 Jusqu'au 30 octobre 1994.

Un escalier surmonté d'une chai-

se; une forme peinte en rouge cernée au sol d'une mince pellicule de pigment bleu et recouverte d'un véroux lié-de-vin; des lignes sinusoidales qui découpent des formes géométriques et des courbes rebondies... Gretchen Faust, également performeuse et écrivaine bien connue de la scène new-yorkaise, et Kevin Warren ont réalisé ces œuvres dans l'extension d'une série amorcée pendant les deux dernières années. Des meubles érotiques, symptomatiques des échanges amoureux à revoir en ces temps post-sida de disette charnelle, sous l'angle de l'échange et de la communication et exposés à la galerie Samuel Lallouz. Et bien plus encore. Prototypes d'autres versions postérieures appelées à être adaptées au corps de leurs futurs propriétaires, ils évoquent au-delà des liens corporels qu'ils épousent littéralement en les calquant sur une problématique formelle et fonctionnelle et une ambiguïté iconique, l'autel d'offrandes sacrificielles. Ou bien le tombeau et le cénotaphe opérant quelques excursions vraiment pas politiques ni correctes, dans la sphère du sacré et du religieux.

Les couleurs primaires utilisées par les artistes, rouge artificiel ou orange tué, tranchantes comme les lames d'un couteau, symbolisent flux et reflux passionnels, et tombent quelquefois dans un certain occultisme. Il y a là, l'idée du trône et de la couche royale, du *peep-show* et du récamier, de la couche matrimoniale riche aux draps soyeux des films classés X, de l'hygiène et de la barbarie. Bref, une dialectique des extrêmes que tout devrait opposer mais qui réussit ici à faire dialoguer les contrastes et coudrer les déchirures. Glauque, tourmenté et acide.

LOUISE ROBERT
 Galerie Graff, 963, rue Rachel Est,
 Jusqu'au 20 octobre 1994.

On connaît le travail sensible de Louise Robert qui, depuis le milieu des années soixante-dix, poursuit une enquête tenace au sein des mots et des choses. Inversion des perspectives rattachées aux formes codées et formelles, cerne des éléments inscrits au pochoir ou soulignés dans leur pure poésie qui éclate à la surface de la toile: la présente série est l'amorce d'un autre virage dans la production de l'artiste qui enfonce les phrases dans un même espace coloré. «Septembre arrive comme les cactus» est-il écrit et on ressent le même picotement du froid sur la vitre nue ou sur la peau rougie. La peinture de Louise Robert, toujours aussi orange et méditerranéenne, s'est épanouie. Tout, des encadrements luxueux et de leurs ors vieillissés qui insistent sur la richesse chromatique de la palette, de la graphie alusive qui se fait touche abstraite de peinture, à l'échantillonnage de ces tubes écrasés sur le haut d'un tableau pour en décliner la quintessence, atteste d'une œuvre promise à de beaux lendemains. C'est à voir.

LES ARTS

ARTS VISUELS

Où en est la relation ambiguë entre l'art et l'entreprise?

JENNIFER COUËLLE
COLLABORATION SPÉCIALE

Peut-on parler de mécènes corporatifs? Le terme mécène n'est-il pas un peu fort quand on parle d'acquisition d'œuvres d'art? Car n'oublions pas que les entreprises s'en tiennent avec un objet de valeur, elles ne donnent pas gratuitement. L'amitié entre artistes et compagnies n'est pas désintéressée: les uns vendent comme les autres achètent, s'enrichissant mutuellement. Ce n'est pas tant un mariage d'amour que de raison.

Mais au fait, quel est l'état de ce

mariage? Que sont devenues les collections d'entreprises? Que se passe-t-il, par exemple, depuis que Lavalin a fermé ses portes? On devine que la faillite de l'empire de Bernard Lamarre en 1991, avec, notamment, la fermeture de sa galerie d'art et l'interruption subite de son activité de collection, a créé un vide important dans le milieu de l'art québécois.

«Il n'y a pas de doute, explique Thérèse Dion, consultante en arts visuels, que la chute de Lavalin ait eu un impact négatif sur l'activité de collection d'autres entreprises se voulant prudentes, mais à elle seule la récession économique peut en être

responsable.»

C'est le cas pour Alcan et Télélobe Canada, qui présentement ne collectionnent plus. Il semblerait, cependant, que l'initiative de bâtir une collection ne dépende pas exclusivement de revenus à la hausse. Il y a aussi une question de culture et d'éducation. Sans vision, sans point focal, il est difficile de monter une collection sérieuse. «Dans les entreprises canadiennes, à la différence de celles d'Allemagne, de la France ou des États-Unis, la compréhension de l'art — surtout contemporain — n'est pas très forte. Règle générale: on fait du shopping sous le coup de l'impulsion, on achète n'importe quoi, n'importe comment.» Il va sans dire que la valeur et l'intérêt artistiques des collections s'en ressentent.

Une image vivante et contemporaine

Conseiller une entreprise dans ses choix d'acquisitions artistiques c'est aussi comprendre l'image et les objectifs premiers de la compagnie. «Car bien plus que fiscaux, dit Thérèse Dion, les avantages dont bénéficient les corporations sont culturels. Par l'entremise de leurs collections, les compagnies cherchent à égayer leurs espaces de travail tout en cultivant une image d'excellence.»

Air Canada, par exemple, pour qui Thérèse Dion fit de la consultation des premières acquisitions de la compagnie en 1983, se donne comme mandat d'investir dans l'art canadien et dans une image vivante et contemporaine. On doutera, ce-

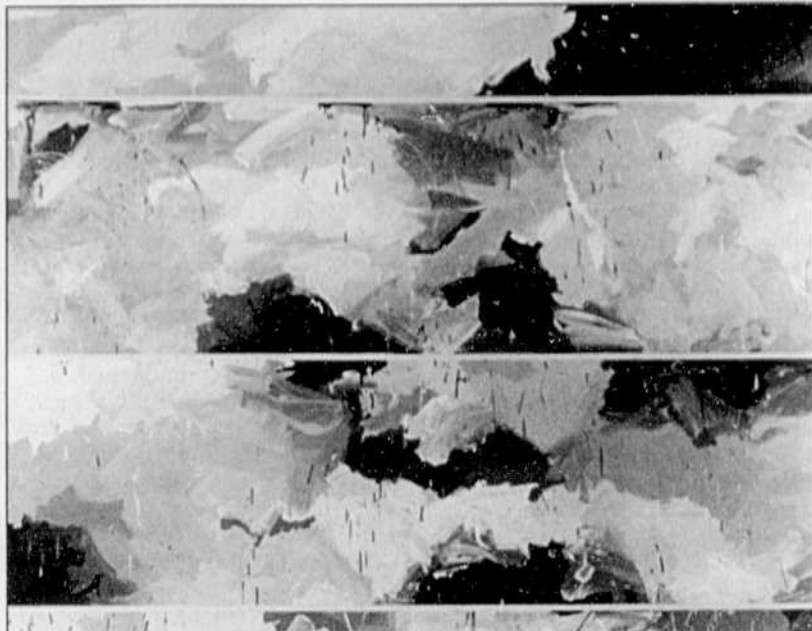


PHOTO ARCHIVES

Inquisition — DRMHRLR, de Charles Gagnon, une huile sur toile de la collection Air Canada.

pendant, que de même que maintes autres entreprises, l'art contemporain plutôt qu'ancien est de rigueur ici en raison d'un budget limité, et moins, soyons honnêtes, que par passion ou par concordance idéologique. Dotée d'une collection de plus de 1000 œuvres sur papier d'artistes canadiens contemporains, Air Canada peut entre autres vanter sa collection de photographies répartie dans les salons VIP de Toronto, Los Angeles, Vancouver et Londres, où figurent des noms déjà illustres comme Geoffrey James, Angela Graue-

rholz, Henri Robideau, Claude-Philippe Benoit, Robert Bourdeau, Raymond April, Charles Gagnon, Stephen Livick, etc.

Par ailleurs, plus l'échelle d'une compagnie est importante, plus ses politiques internes compliquent son projet de collection. Des comités d'acquisition dont les réunions sont religieusement repoussées entravent le métier du consultant exemplaire, qui aura repéré l'artiste et l'œuvre dont la valeur croitra cent ans durant. D'où la nécessité de conseillers experts à la fois très diplomatiques

et particulièrement au fait de l'état de la création actuelle. Opportuniste, le consultant agira rapidement, avant que n'intervienne un autre acheteur, ou que n'augmente le prix de vente. Il aura aussi à faire face à des comités dont les membres sont souvent très peu informés en matière d'art. Pas évident, par exemple, de leur faire avaler une photographie un brin osé d'Evergon dont la valeur tant artistique que monétaire passera, on s'en doute, aux annales de l'histoire de l'art.

L'avenir du pacte art et affaires résiderait dans les petites et moyennes entreprises. Selon Thérèse Dion, «c'est souvent dans un contexte à échelle réduite que, en tant que consultante, on arrive à être secondée par une personne à la fois confiante et à l'écoute de l'art. Phénomène de plus en plus fréquent, par exemple, dans les firmes d'avocats nouvellement établies, où des décorateurs, d'embellissement à l'art, font appel aux services professionnels de consultants en arts visuels.

Il faut donc croire que l'espoir de la pérennité des collections corporatives significatives dépend de la vision qu'en auront ses protecteurs. Plus les hauts responsables dans l'échelle de l'entreprise — les grandes et les moins grandes — seront informés et sensibilisés à la richesse et à la diversité de la création artistique contemporaine, mieux se porteront à la fois les collections et les employés à qui, somme toute, ces œuvres sont destinées.



SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN

Les Feuilles mortes, une œuvre de Raymonde April faisant partie de la collection Air Canada.

exposition

JEAN-PAUL RIOPELLE

« À MONT ST-HILAIRE »

OEUVRES CHOISIES 1960-1989

Jusqu'au 1er novembre 1994

Au Centre d'Art Ozias Leduc

1090, chemin de la Montagne, Mont St-Hilaire (Québec) (514) 446-1137
Les heures d'ouverture sont du mercredi au dimanche, de 11h00 à 17h00.

Le mobile
de votre
prochaine
visite
à Québec.

Jusqu'au 15 janvier 1995

ALEXANDER
CALDER
L'imaginaire et l'équilibre.



MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec (418) 643-2150

Une exposition organisée par le Whitney Museum of American Art de New York grâce à la généreuse contribution du Laurie Aitkin Charitable Trust.



Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

«On devrait prendre le temps de se voir.»

■ ALEX COLVILLE

Pavillon Jean-Noël Desmarais
jusqu'au 15 janvier 1995

Croquis, esquisses et dessins préparatoires entourent chacune des œuvres réalisées par Alex Colville au cours des dix dernières années. Une exposition magistrale sur le processus de création d'un grand artiste.

■ MARK TANSEY

Pavillon Jean-Noël Desmarais
jusqu'au 27 novembre 1994

Cette rétrospective, organisée par le Los Angeles County Museum of Art, réunit 25 grands tableaux monochromes du peintre américain Mark Tansey. «Un pur délice pour les yeux et l'esprit» (Le Devoir).

■ DESSINS HOLLANDAIS ET FLAMANDS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DU CHÂTEAU DE WINDSOR

Pavillon Benajah Gibb, jusqu'au 15 janvier 1995

Soixante-quatre dessins de Goltzius, Rubens, Van Dyck, Ruisdael et autres, proposent un panorama de l'art des Pays-Bas, du XVI^e siècle au début du XIX^e. Ces dessins des collections de la famille royale d'Angleterre sont présentés en Amérique pour la

première fois; l'exposition est organisée par le North Carolina Museum en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal et l'Indianapolis Museum of Art.

■ JACQUES VILLON (1875-1963): LA DONATION CHARLES S.N. PARENT AU MUSÉE DU QUÉBEC

Pavillon Benajah Gibb, jusqu'au 11 décembre 1994
Figures de la Belle Époque, illustrations de journaux, compositions abstraites, portraits, paysages: l'œuvre du peintre-graveur français Jacques Villon se retrouve toute entière dans ces 105 estampes. Une exposition organisée et mise en circulation par le Musée du Québec, à partir des quelque 200 pièces de la donation Charles S.N. Parent.

■ ACTIVITÉS ÉDUCATIVES ET CULTURELLES

Visites commentées

Les mercredis

«À la découverte de la Collection permanente»

en français: 14 h

«Alex Colville»

en français: 11 h, 11 h 30 et 18 h

en anglais: 14 h et 17 h 30

Gratuit avec droits d'entrée à la Collection permanente ou à l'exposition.

Les belles matinées de l'Université de Montréal

«Le Sax de A à JAZZ», par Marc-André Chénard, journaliste spécialisé en jazz.

La vie et l'œuvre d'Adolphe Sax.

Le 16 octobre

Le saxophone au XIX^e siècle: de la musique classique aux fanfares.

Le 23 octobre

Le saxophone à la conquête de l'Amérique: du music-hall au jazz.

Le 30 octobre

Le saxophone contemporain: jazz, pop, classique et musique actuelle.

Le 6 novembre

Les dimanches, de 13 h 30 à 15 h 30

Auditorium Maxwell Cummings.

Renseignements et réservations: (514) 343-6090

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche,

de 11 h à 18 h; le mercredi, jusqu'à 21 h.

Devenez Amis du Musée et

entrez gratuitement

en tout temps!



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec). Info: (514) 285-2000
Autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia

L'AGACM VOUS DIT : Montréal 94 foire d'art contemporain



21 au 24 octobre 1994

460, rue Sainte-Catherine Ouest, 6^e et 7^e étages, Montréal

Du téléroman à la peinture métaphorique

PIERRE GAUVREAU: ŒUVRES INÉDITES
À la Maison des arts de Laval
Jusqu'au 6 novembre

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Quand on prononce son nom, la majorité des Québécois pensent immédiatement à l'artisan de la télé, au réalisateur ou au scénariste de *Pépino*, *Radisson*, *Rue de l'Anse*, *Iberville* et plus récemment, *Le Temps d'une paix* ou *Cormoran*. Et le bon peuple a raison: Pierre Gauvreau est effectivement un des grands créateurs du petit écran.

Mais c'est aussi (devrait-on dire surtout?) un grand peintre du Québec, comme on peut le vérifier à la Maison des arts de Laval, où sont présentées ses «Œuvres inédites» depuis le début du mois. Cette exposition pourrait aussi bien se présenter comme une rétrospective de travaux connus et méconnus, puisqu'elle regroupe près de quarante œuvres sur papier, toile ou bois, de tous formats, produites entre 1941 et 1994.

Pierre Gauvreau, qui est né à Montréal en 1922, a donc commencé à peindre il y a plus d'un demi-siècle, à la fin des années trente. Il a ensuite participé à la «révolution automatisée», en compagnie de son frère Clau-

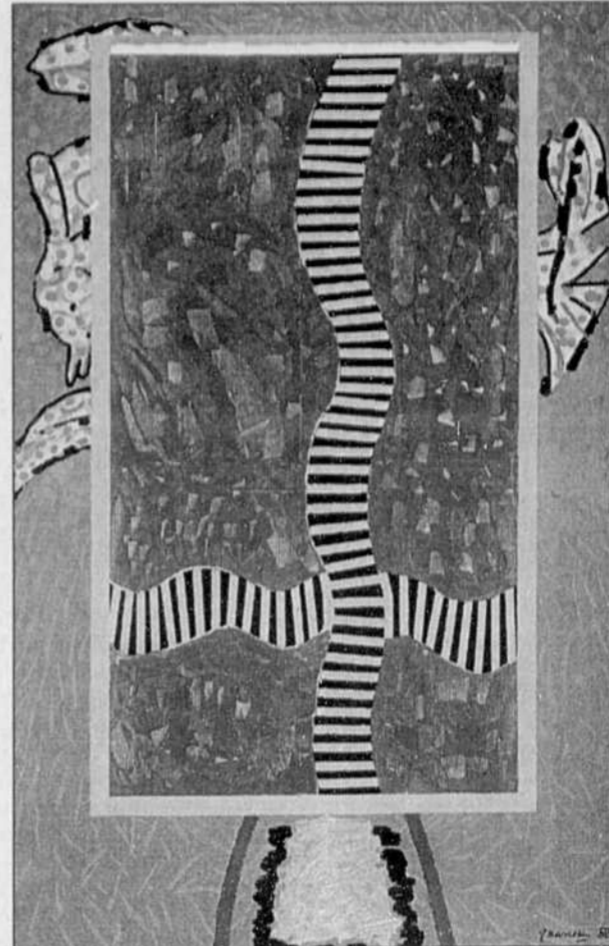
de, poète et dramaturge maudit. Il était de la toute première exposition du groupe, en 1946, avec Borduas, Riopelle, Leduc, Mousseau, Barbeau et Fauteux. Pierre comme Claude ont cosigné avec eux le mythique manifeste *Refus global*, en 1948.

Par la suite, les œuvres du peintre ont été exposées un peu partout au Québec, dans le reste du pays, aux États-Unis, en France, en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Tchécoslovaquie. Et après une pose, entre 1964 et 1975, sa production a repris de plus belle. Le Musée d'art contemporain de Montréal lui a consacré une rétrospective en 1979, de même que la galerie Dredsnere, de Toronto.

Un «peintre-né»

Pendant la seule dernière décennie, Pierre Gauvreau a participé à plus de 50 expositions dont *The First Decade, 1944-1954*, une rétrospective des premières années, présentée à Kingston et à Québec, et *Morrice to Borduas: Paintings in Montreal from 1900-1950*, une expo itinérante organisée par la Edmonton Art Gallery, qui a voyagé à travers cinq provinces canadiennes.

L'exposition de Laval, la première dans la région métropolitaine depuis sept ans, reprend quelques-unes des toiles qui avaient été mises en valeur lors de ces précédents événements. Mais Louise Boudreault, la commissaire invitée par la Maison des arts, a préféré regrouper un corpus d'œuvres récentes, dont la majorité n'a jamais été présentée publiquement. Elle a aussi sélectionné cinq œuvres «historiques», cinq natures



Un chemin de fer, une grenouille, un lapin, une cheminée, un papillon, des pics-pics, un oiseau de la neige noire, acrylique sur toile de Pierre Gauvreau.

mortes à l'huile datant de 1941, c'est à dire de l'époque où le jeune Gauvreau exposait pour la première fois de sa vie, dans le hall du Gesù, là où Borduas le remarqua finalement.

Ce ne sont évidemment pas des «œuvres inédites». Mais leur présence est tout à fait justifiée pour faire sentir l'évolution rapide et radicale du jeune Pierre Gauvreau, au début des années quarante, vers une mécanique expressive assumant une liberté totale, vers un style résolument abstrait et coloré, auquel il est

resté fidèle toute sa vie durant, comme le prouve le reste des œuvres à l'acrylique, accrochées à Laval.

On découvre avec elles, surtout avec les très récentes, que cinquante bonnes années après ses premières échappées dans le discours pictural, Pierre Gauvreau est encore et toujours ce «peintre-né» que décrivait Borduas en ajoutant qu'il était «la détente dans l'oasis inespérée» ou encore «l'ordre imprévu d'un monde neuf dans la vieillesse de celui qui nous entoure».

Gauvreau est un peintre métaphorique, le chanfre d'une poésie picturale brute, généreuse et naturelle, qui ne s'éloigne jamais de l'enfance. Il a d'ailleurs demandé à ses petits-fils de titrer une de ses toiles les plus réussies, un grand format de 1988. Résultat: *Un chemin de fer, une grenouille, un lapin, une cheminée, un papillon, des pics-pics, un oiseau, de la neige noire*.

Et tout en demeurant très personnel, Gauvreau plonge au cœur d'une dense et profonde réalité qui transcende l'émotion individuelle pour aboutir à une sorte de sérénité inaltérable de l'absolu. Avec lui, par son œuvre, comme dans tout grand art abstrait, les rapports de lignes et de couleurs réussissent ultimement à traduire une réalité supérieure, ce qui peut surgir quand on pousse le regard au-delà de l'apparence immédiate des choses.

On peut aussi sentir une certaine influence du travail de réalisateur dans les œuvres de la seconde bourée, celles produites depuis son retour à la peinture dans les années soixante-dix. Les toiles sont pour ainsi dire découpées en plans. Au vrai, toute l'organisation de l'espace pictural trahit l'apport d'une vision formée à la télévision, où les fenêtres ouvertes sur le monde se multiplient, se juxtaposent et dialoguent, jusqu'à composer une murale de collages cinétiques, rythmés et colorés. Cet effet est d'ailleurs accentué par l'acrylique.

Cette peinture est aussi marquée par la ville, l'urbanité et tous les signes qui peuplent les métropoles, les graffitis, les treillis, les motifs géométriques, les panneaux routiers, des flèches et des lignes brisées en grand nombre, et la lumière électrique, partout présente.

Des toiles de 1992 témoignent aussi de l'influence de l'actualité sur la peinture de Gauvreau. Dans ce cas, c'est la guerre du Golfe qui lui a inspiré quelques œuvres, dont *Le rêve du général Schwarzkopf*, une toile où dominent les rouges et les «frontières». Comme quoi l'extraordinaire affirmation de liberté du peintre-réalisateur peut tout de même déboucher sur un vaste questionnement du monde. Sa «télé» parle de «nous». Sa peinture aussi.

L'exposition Pierre Gauvreau: œuvres inédites sera en place jusqu'au 6 novembre prochain.

RÉTROSPECTIVE-VENTE

Frère Jérôme

AU CENTRE D'ART MORENCY
jusqu'au dimanche 30 octobre 1994

Heures d'ouverture :

Du mardi au vendredi, de 10 h à 18 h
Samedi et dimanche, de 11 h à 17 h
Lundi, fermé

2180, rue de la Montagne
Montréal H3G 1Z7
(514) 845-6442

CENTRE D'ART
MORENCY
DEPUIS 1906

L'espace à voir

4e édition

EXPOSITION DE PEINTURES
ET DE SCULPTURES
AU PROFIT DE LA FONDATION
CHARLES LEMOYNE

Environ 400 oeuvres de 100 artistes

Le samedi 22 octobre
et le dimanche 23 octobre 1994

Heures d'ouverture: 12 h à 18 h (samedi)
12 h à 17 h (dimanche)

Centre socioculturel de Brossard
7905, rue San Francisco, Brossard

Association culturelle T.X. Renaud

CONFÉRENCES

MERCREDI, 19 OCT., 20H

«La damnation de Faust
de Hector Berlioz.»
par: Michel Brunette

MERCREDI, 26 OCT., 20H

«Piero della Francesca:
de la signature au signe.»
par: Geneviève Rodis-Lewis

N.B. — Conférence organisée en collaboration
avec le département de littérature et de langue
française de l'Université McGill.

MERCREDI, 2 NOV., 20H

«Le castrat ou le chant d'un
rossignol mutilé.»
par: Michel Brunette

Auditorium
St-Albert-Le-Grand
2715 Chemin de la
Côte Ste-Catherine
Entrée à droite par
l'Institut de la Pastorale

Métro:
Université de Montréal
ou autobus 129

Stationnement gratuit
Renseignements: 332-4126
de 17h à 19h
(lundi et mardi)

Billets: 7 \$
(abonnés: 4\$,
étudiants: 3 \$)

LE DEVOIR

DEROUIN

DU 17 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE
À L'INSPECTEUR ÉPINGLE
4051, RUE SAINT-HUBERT, (514) 598-7764



LARGAGE

RELIEFS, GRAVURES ET PHOTOS
VERNISSAGE: LUNDI 17 OCTOBRE À 17 H.
en présence de l'artiste

Galerie
BERTRAND H. DALVY
ART AFRICAIN ANCIEN
Peinture contemporaine d'Afrique



16288 Sherbrooke Ouest
Montréal Qc H3H 1C9
Tél.: (514) 989-5571 - Fax: 989-2010
mar./sam. de 11 h à 18 h ou sur rendez-vous

L'ART CONTEMPORAIN

sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

EXPOSITION ALEX COLVILLE

VERNISSAGE AUJOURD'HUI
LE 15 OCTOBRE
DE 15 H À 17 H

JUSQU'AU 12 NOVEMBRE

WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

Pour réserver dans cet espace publicitaire,

composez le

985-3319

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165

Paul Vanier BEAULIEU
aquarelles, dessins et gravures

Jusqu'au 12 novembre 1994

LAVALLIN

La Collection Lavalin
DU 30 AVRIL AU 23 OCTOBRE 1994

du Musée d'art contemporain
de Montréal

PRÉSENTÉE PAR LES FONDS MUTUELS TRIMARK
EN COLLABORATION AVEC L'ACTUALITÉ

LE PARTAGE D'UNE VISION

MARDI AU DIMANCHE: 11 h à 18 h
MERCREDI SOIR GRATUIT, COMMANDITÉ PAR
LES ARTS DU MAURIER LTÉE: 18 h à 21 h
DROITS D'ENTRÉE: 5 \$
MÉTRO PLACE DES-ARTS
COIN SAINTE-CATHERINE / JEANNE-MANCE
PROGRAMMATION: (514) 847-6212

ARTS

ARTS VISUELS

Profession: mécène

La donation Charles S. N. Parent sur Jacques Villon au MBA

MICHEL QUÉVILLON
COLLABORATION SPÉCIALE

Charles S. N. Parent travaille dans le monde de la finance, mais vit dans celui de la culture. Voici un mécène, un vrai, mais que l'épithète gêne un peu. «Le mot mécène a été employé pour les Médicis, dit-il. Alors, quand on tombe à Charles Parent on est dans une autre ligue. Disons que je suis dans le junior B du mécénat!»

On n'a pas à le croire. La preuve de son exceptionnelle activité de collectionneur et de donateur, on la retrouvera dès cette semaine au Musée des beaux-arts de Montréal, avec l'exposition d'œuvres de Jacques Villon données par le mécène au Musée du Québec, entre 1987 et 1991. L'exposition s'intitule précisément *Jacques Villon (1875-1963): la donation Charles S. N. Parent*. Elle ouvre mercredi prochain et sera en place jusqu'au milieu décembre.

«Pour moi, une gravure possède une vraie valeur, dit ce conseiller en placements chez Lévesque, Beaubien, Geoffrion. Tandis qu'une obligation, qui recèle certes une valeur mobilière, se convertit en dollars. Il est difficile de s'émouvoir pour des dollars. Mais une gravure... c'est toujours excitant à voir, à palper, à toucher. C'est miraculeux et concret à la fois!», explique-t-il, les yeux brillants, en se frottant le pouce et l'index.

Evidemment, M. Parent sait que sans argent, l'acquisition d'œuvres d'art serait un simple rêve. Loin d'en parler sur un ton badin, il l'apprécie pour ce qu'elle autorise : quelques petites folies ici et là. Il avoue d'ailleurs honnêtement que sans les avantages fiscaux associés à son geste, sa collection n'aurait pas été donnée de son vivant. Mais sa grande satisfaction, c'est de permettre au public de découvrir l'œuvre de Villon et les mouvements artistiques (le mouvement cubiste et le groupe de la Section d'or), auxquels il fut associé, notamment avec son frère Marcel Duchamp.

Les 105 œuvres présentent les styles, les genres et les techniques pratiqués par le célèbre peintre-graveur. Le lot exceptionnel permet de prendre la juste mesure de ce chef de file de l'estampe moderne en France.

Des folies!

Au total, Charles S. N. Parent a offert près de 200 œuvres au musée du Québec, qui a monté cette exposition et préparé le catalogue de 189 pages qui l'accompagne. Le mécène a découvert Villon en 1973, mais avoue avoir été imprégné d'art et de culture dès son plus jeune âge, à Québec, sa ville natale.

Tout jeune, il est nourri de littérature française du XIX^e siècle. Il se délecte alors des tirades de Rostand, de citations de Gambetta, de vers de Musset déclamés avec passion par son père. Sa mère, Gertrude Bruneau, elle-même peintre et sculpteure, le sensibilise aux arts visuels. Sa rencontre avec Jean-Paul Lemieux compte parmi les événements marquants de son adolescence avec son premier voyage en Europe à l'âge de 15 ans. Trois ans plus tard, après un second séjour en Europe, il s'installe à Montréal, où il vit toujours, pour étudier en lettres et en histoire.

C'est en fréquentant les graveurs Vincent Théberge et Evelyne Dufault qu'il développe son goût pour l'estampe et découvre l'œuvre de Villon, ce grand maître de la gravure qui illustra plusieurs œuvres littéraires. Son «premier coup de foudre» survient en 1973: les *Bucoliques* de Virgile dans la version de Paul Valéry illustrées par Villon.

Comme tous les collectionneurs,

Charles Parent ne ménage ni moyens ni efforts dans sa quête de trésors. «Un collectionneur est limité par la disponibilité des pièces sur le marché et par l'argent. Il arrive que l'on fasse des folies. Récemment, j'ai fait l'acquisition de deux pièces qui vont être données cette année. C'est assez coûteux de le faire comme ça. Mais bon! Je voulais que la collection soit améliorée.» Son complice français, Roland Pressat, le tient au courant de ses nouvelles découvertes. En écoutant M. Parent, on sent qu'une joyeuse complicité et une ferveur intellectuelle identique lient ces deux hommes.

Collectionneur dans l'âme

En fait, Charles Parent est un collectionneur dans l'âme. «Mes premières passions étaient de collectionner les Canadiana, les livres d'histoires de la Nouvelle-France et de Charlevoix. Les vieux livres, les vieilles gravures m'ont toujours attiré. Plus tard, je me suis intéressé aux livres illustrés par les peintres français.»

L'art contemporain québécois intéresse aussi Charles Parent. Sans prétendre être un connaisseur en la matière, il estime que les artistes québécois n'ont rien à envier, côté talent, à qui que ce soit. Toutefois, le marché de l'art québécois empêche qu'ils jouissent d'un rayonnement international égale à leur talent.

Charles Parent respecte les marchands d'art. Selon lui c'est une vocation qu'ils pratiquent. Il les encourage donc dans la mesure où le permettent ses ressources et le répit que lui laisse sa passion Villon. Comme s'il n'en faisait pas assez, il organise, en 1986, le concours Duchamp-Villon, dont le premier prix allait cette année à Patrice Labastrou pour son œuvre *Je compte sur le hasard autant que sur vos doigts*.

Passion, collection... impulsion. En art contemporain Charles Parent se fie à son flair. Ces amis artistes le conseillent parfois et sa femme refrène, dans la mesure du possible, ses impulsions qui lui ont tout de même permis d'acquiescer plusieurs œuvres québécoises intéressantes, Simonin, Bougie Pelletier... Mais qui l'ont aussi forcé à consacrer un espace, qu'il



Les Petits Haleurs, d'abord appelé Pêcheurs braquant leurs lignes.

a baptisé, avec humour, «le salon des refusés», aux croûtes que son intuition du moment élevait au firmament des grandes choses. À écouter cet homme sans prétention se moquer de lui-même, on a l'impression que, dans le fond, ces gestes impulsifs sont un mal pour un bien, car le milieu de l'art retire, dans l'aventure, des sous bien venus.

La crise qui secoue l'art contemporain, ravivée depuis trois ans par la «dilapidation» des deniers publics pour l'achat de *Voice of fire* de Newman et du *No. 16* de Rothko, préoccupe Charles Parent. Il comprend la frustration du public devant l'herméisme de certaines œuvres d'art. «C'est tout à fait normal que le public veuille comprendre le message que l'artiste tente de faire passer à travers son œuvre. Peut-être aurait-on parfois intérêt à proposer un texte explicatif pour aider les gens à suivre la démarche.»

Pourtant, M. Parent sait aussi que l'art exige un effort de la part du public et que les critiques véhémentes doivent être atténuées. Sensible à l'existence difficile des artistes, aux risques inhérents à la remise en question des canons esthétiques, il refuse de voir en eux une élite qui plane au-dessus du public.

Charles Parent raconte d'ailleurs, que tout jeune, en 1956 il jouait au baseball sur les plaines d'Abraham pendant que se tenait, à cinq cent mètres de là, une exposition Jacques Villon. Il doute que l'œuvre l'aurait séduit, à cette époque, comme elle le fera près de vingt ans plus tard...

Vernissage dimanche le 16 octobre à partir de 14h

LA GALERIE LINDA VERGE

1049, av. des Érables, Québec (418) 525-8393

Simon Carmichael

Jusqu'au 4 novembre

CIRCA

CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

ANN ROBERTS
SCULPTURES CÉRAMIQUE

Vernissage aujourd'hui le 15 octobre de 14 h à 18 h
jusqu'au 12 novembre

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Ministère de la Culture du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Du 19 octobre 1994 au 8 janvier 1995

Stratégies urbaines : Projets récents



Harry Symons, *Souvenirs urbains : Fragments récents*, 1994. Huile et collage sur toile, 167 x 122 cm. Collection de l'artiste. © Harry Symons 1994

L'exposition examine l'espace physique et social de la ville contemporaine tel qu'il est vu par quelques-uns des architectes, urbanistes et designers urbains les plus novateurs.

Heures d'ouverture des salles d'exposition et de la librairie du CCA :
mercredi et vendredi, 11 h à 18 h;
jeudi, 11 h à 20 h;
samedi et dimanche, 11 h à 17 h.
Renseignements : (514) 939-7026

Le CCA remercie le Conseil des Arts du Canada de son appui à la présentation à Montréal de cette exposition. La Ville de Montréal a également fourni son appui à la présentation de l'exposition et des événements qui y sont associés. La participation des invités français au colloque est rendue possible grâce au consulat général de France (Québec).

Programme d'activités complémentaires

Débat public sur l'avenir de la ville avec les candidats à la mairie de Montréal

Le 20 octobre à 17 h 30
Salle Marie-Gérin-Lajoie, pavillon Judith-Jasmin, UQAM, niveau métro
Entrée libre

Charrette sur l'échangeur du Parc-des Pins

Exposition de projets
Du 25 octobre au 6 novembre
Centre de design de l'UQAM,
200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
987-3395

Programme de films

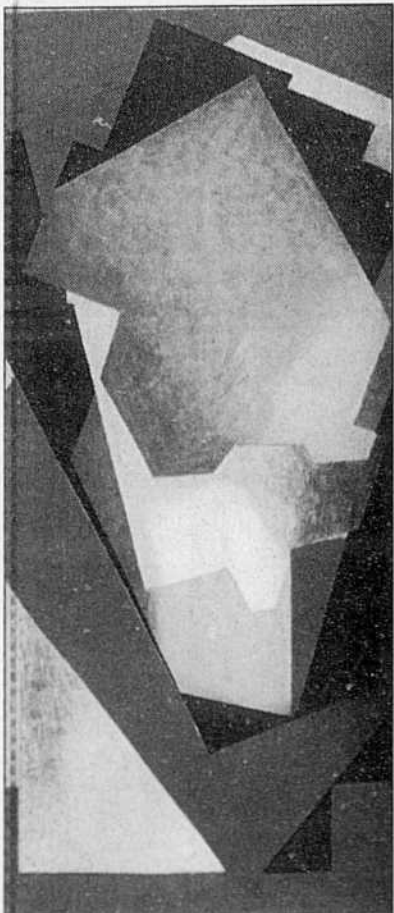
Images de villes
Tous les mardis,
du 8 novembre au 20 décembre
Projections à 18 h 35 et 20 h 35
Cinémathèque québécoise,
335, boul. de Maisonneuve Est,
Montréal
Droits d'entrée : 4\$ par séance

Colloque Montréal : Agir dans la ville

Le 11 novembre à 17 h 45
et le 12 novembre à 10 h
Théâtre Paul-Desmarais du CCA,
1920, rue Baile, Montréal
Entrée libre

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture 1920, rue Baile, Montréal (Québec) H3H 2S6



Composition, détail 1927.



Mademoiselle, au marquoir!

Au musée McCord se tient jusqu'au 4 décembre une exposition délicieuse et rafraîchissante qui nous ramène au temps où l'on avait coutume de marquer son linge de ses initiales. D'où la nécessité d'apprendre à broder des lettres et de s'exercer sur ce qu'on appelle des marquoirs.

En fait, les marquoirs qui sont exposés au McCord montrent que ces carrés de tissu répondirent à bien des fonctions, en Angleterre et en France, avant de devenir, dans les écoles chrétiennes du Québec, de simples entraînements pour futures ménagères. Certaines jeunes filles y exprimaient là leurs talents d'artistes, pas seulement dans des lignes de lettres et des abécédaires, mais encore avec des maximes ou un dessin, qu'elles étaient d'ailleurs bien fières de signer au point de croix. Et la superbe carte de l'Europe brodée par Miss Barrett en 1798 témoigne d'une mode qui voulut unir la broderie — exercice qu'on accusait à cette époque d'abrutir les filles — à l'enseignement d'une matière réputée « masculine » comme la géographie. Au gré de ces travaux d'aiguille précieux et fragiles, qui font pour la première fois au Québec l'objet d'une exposition, il n'est pas rare de deviner le caractère de la brodeuse: celle-ci était impatiente, celle-là espiègle. Et cette autre inscrivit, de ses propres cheveux sur un carré de soie diaphane, un poème destiné à un amoureux...



Noirs de mode

L'Association canadienne pour la promotion des designers noirs de mode a été fondée en juillet dernier et regroupe, pour l'instant, une quinzaine de membres, issus de régions aussi diverses que le Soudan, les Caraïbes ou tout simplement le Québec. Seul point commun à tous ces créateurs: la couleur de la peau, qui est encore pour eux, quoi qu'on en dise, un certain handicap, selon le couturier M'Backé Seye, fondateur de l'Association. Un défilé de mode prévu pour ce mercredi 19 octobre, au Centre de commerce mondial de Montréal, permettra de se faire une idée de la variété de leurs créations. Information au 849-4748.



Les travaux et les jours

Le Musée Joseph-Filion de Sainte-Thérèse fête cette semaine la fin des travaux de rénovation extérieure. Il faut dire qu'on a eu chaud: vers 1988, le Foyer Drapeau tout voisin, aujourd'hui centre hospitalier, croyant en être propriétaire, voulut raser cette vieille demeure bâtie en 1898, pour en faire un parking. «Halte là!», s'écria la Société d'histoire des Milles-Îles, qui finit par se retrouver en charge de la bâtisse, par les vertus d'un bail emphytéotique. Jadis construite par le forgeron Filion pour lui, sa femme, et sa forge (qui elle, est toujours là), la maison est maintenant un musée d'histoire privé, qui présente deux expositions par année. En ce moment, on y raconte le travail quotidien de la femme au début du XX^e siècle, tel qu'il s'organisait au fil des saisons. Mais attention, en se basant sur les souvenirs d'enfance de deux citoyennes du coin, nées en 1910 et 1918. Car la Société d'histoire a pris la bonne habitude d'enregistrer les témoignages des aînés de la région et possède aujourd'hui 450 cassettes, en plus d'une collection d'objets soigneusement sélectionnés. Par l'entremise de sa présidente Marie-Josée Laurin, la Société organise aussi des promenades guidées dans Sainte-Thérèse. Information au (514) 434-9090.

FORMES



Vue au dernier «Expo cuisine salle de bains portes et fenêtres», ce lieu de rêve pour la *pasta* de Rosanna Cotunni (armoires de Décors Abitec en érable teint, mobilier Knoll très fettucine, signé Frank Gehry, et stuc vénitien)

PHOTO: GILBERT DUCLOS

Chaud CUISINES devant!

SOPHIE GIRONNAY

L'ère des cuisines laboratoires, «frettes et blanches» comme des lavabos, toute mélamine dehors, est bel et bien révolue. C'est la conclusion qu'on pouvait tirer, la fin de semaine dernière, du salon «Expo cuisine salle de bains porte et fenêtre» qui se déroulait Place Bonaventure. La fine fleur de la rénovation intérieure s'exposait sur cent mille pieds carrés, sous la présidence éclairée de Ginette Gadoury (fondatrice de *Decormag* et actuelle âme dirigeante du chic Salon international de design de Montréal).

Dès l'entrée, on était dans le ton, avec le stand du fabricant d'armoires de cuisine Denis Couture, joliment conçu en placage de cœur d'érable teinté brun et mauve (décor signé Maryse Duval et Albert Leclerc).

Couleurs chaudes, lignes courbes et finis bois semblent bien revenir en force depuis un bout de temps dans la décoration intérieure. Mais cet automne, il ne s'agit même plus d'une tendance. C'est un fait accompli.

Témoin les quatre aménagements de cuisine et de salle de bains créés, tout spécialement pour le salon, par quatre designers de profils différents. Chacun devait développer le thème du style champêtre.

Rosanna Cotunni: la classe

Rosanna Cotunni est née à Bergame, en Italie... et ça se voit. Son décor remportait, haut la main, la palme du bon goût et de l'esthétisme raffiné. Tout le monde, évidemment, n'a pas les moyens de meubler sa cuisine «campagnarde» avec des meubles signés du célèbre architecte californien Frank Gehry (créés pour la maison Knoll). Mais on peut s'inspirer de cette joyeuse palette de couleurs acidulées (de l'orange, du jaune), retenir l'idée des grandes peintures qui ajoutent un coup de panache, ou prendre exemple sur le dépouillement de l'ensemble. La hotte est une création de la designer et le fini des murs, à s'en lécher les babines, met à profit les techniques vénitienes anciennes de crépi à bas de chaud (même s'ils sont réalisés par la compagnie québécoise...)

Venezia revêtements architecturaux). «Il s'agit, explique Mme Cotunni, d'une sorte d'enduit avec effet d'*encausto*, qui change de couleur selon le nombre de couches qu'on applique. Et c'est éternel!»

Rosanna Cotunni s'est fait connaître par sa décoration des bureaux administratifs du Musée d'art contemporain de Montréal, où l'on retrouve sa touche mi-dépouillée, mi-humoristique, et son talent à mélanger le chaud et le froid, dans les matières comme dans les teintes, sans qu'il n'y paraisse.

Marc Chapleau: l'imagination

À Marc Chapleau, le prix de l'inventivité. Sa petite salle de bains verte et violette débordait d'idées amusantes dont, en prime, il est facile de s'inspirer au moment de relater des travaux chez soi. Qui n'a pas, par exemple, une vieille échelle qui traîne quelque part, aisément reconvertible en support à serviettes, journaux, etc. On remarquera la douche faite maison, en planches mais doublée de céramique.

Marc Chapleau s'est lancé dans la créa-

Marc Chapleau fera-t-il des bulles? Ci-contre, l'étal aux trésors de Richelieu quincaillerie.



PHOTO: G. STE-MARIE

tion de mobilier au dernier SIDIM — où il fut remarqué — avec toute la fougue de sa jeunesse... après bien des années en décoration d'intérieur. Un faux «p'tit jeune», quoi.

Du décor luxueux de Philippe Dagenais — aussi «champêtre» qu'un condo du Sanctuaire — je retiens surtout le jeu somptueux des placages de bois: chêne aux armoires, dallages en mosaïque au sol, etc. Philippe Dagenais est sans doute le plus connu des décorateurs montréalais, avec 25 ans de carrière, une boutique et tout le tralala.

Tout en respectant le thème imposé, Réal Boulanger est le seul des quatre qui semble avoir réalisé une vraie cuisine fonctionnelle, comme on en voit chez les marchands, et chez les gens, avec assez de rangements, de tiroirs et de toute cette sorte de choses. C'est peut-être son expérience dans le secteur commercial qui lui garde les pieds sur terre...

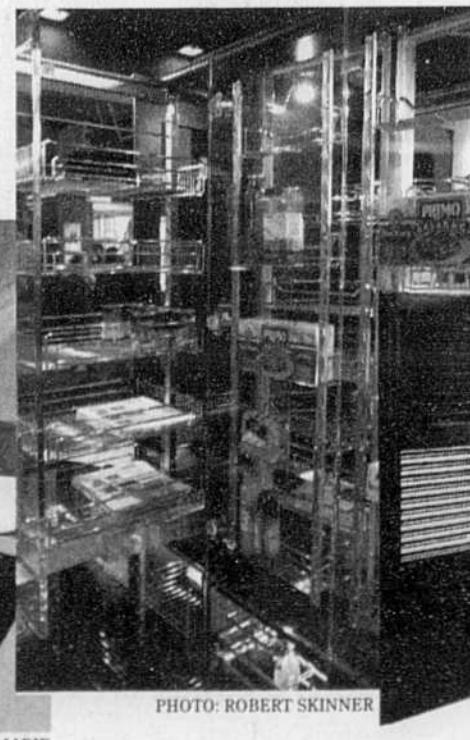


PHOTO: ROBERT SKINNER

Quelques trouvailles en flânant

Mais ces nouvelles ambiances chaleureuses, traditionnelles ou rustiques, qui règnent dans les cuisines à la mode ne sont qu'une apparence. Derrière les placages de cerisier, de cœur d'érable — ou de cœur de palmier, tant qu'à faire — de nos armoires, se cache une panoplie de ferrures, charnières, supports coulissants et autres roulements à bille, de plus en plus sophistiquée.

C'est ce qu'on découvrait au stand des grossistes en quincaillerie Richelieu, qui avaient eu la bonne idée de construire une cuisine complètement transparente et d'y monter à l'intérieur l'ensemble de leurs accessoires. Incroyable, tous les bidules et les machins qui peuvent exister, tel ce tiroir d'où sort une planche à repasser comme un diable d'une boîte, ce «coin magique» qui permet de faire pivoter hors de l'armoire toutes les étagères qui se cachent dans les recoins, etc. Entre autres nouveautés de l'automne: la charnière qui se monte et démonte sans outil. Pratique, pour les monte ou démonte-en-l'air («Qui a volé ma porte en cœur de palmier!», hurla la voisine.) Un bon conseil aux bricoleurs: magasinez sur catalogue, tout autant que chez le détaillant, c'est le seul moyen de tout trouver.

Au hasard des allées, j'ai aussi noté:

◆ le double siphon d'évier de compagnie ontarienne Geberit, qui permet de gagner 40 % d'espace sous l'évier;

◆ la douche en colimaçon Lynpro, créée par la designer Francine Martineau, dans laquelle on entre en tournant, donc sans porte, ordinaire ou avec huit jets;

◆ les panneaux flexibles Richelieu Simtab, qui permettent de construire sa propre boîte à pain sur mesure ou tout autre devanture de meuble;

◆ les volets persiennes Capri en PVC (avec lattes larges, inclinables ou fixes), fabriqués ici mais sur un modèle importé d'Italie par la compagnie de fenêtres Fenergic.

L'an prochain, nous annonce Ginette Gadoury, le salon doublera de surface et divisera de moitié la longueur de son appellation pour devenir le Salon de la rénovation. Deux bonnes nouvelles, en somme.

Persiennes Capri, non c'est pas fini...